U d'/of OTTAWA
39003004101951

Bibliothèque des Elèves
U. O.
STUDENTS' LIBRARY

Bibliothèque des Elèves
U. O.
STUDENTS' LIBRARY

Digitized by the Internet Archive
in 2012 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/lacroixducheminp00soci

des Élèves
J. O.
STUDENTS' LIBRARY

La Croix du chemin

ÉDITION DES PATRIOTES

DÉDIÉE AUX

DÉFENSEURS MILITANTS DE LA LANGUE FRANÇAISE AU CANADA

Tirée à cent cinquante exemplaires numérotés.

Exemplaire No.....

OFFERT

AVEC LES HOMMAGES DE

LA SOCIÉTÉ SAINT-JEAN BAPTISTE DE MONTRÉAL

à

.....

.....

STUDENTS' LI

LA CROIX DV CHEMIN

Premier Concours Littéraire

de la

Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal.

Université d'Ottawa
BIBLIOTHÈQUES
LIBRARIES
University of Ottawa

1916

CONSEIL GÉNÉRAL

DE LA

SOCIÉTÉ SAINT JEAN-BAPTISTE DE MONTRÉAL

GRAND AUMONIER

MONSEIGNEUR PAUL BRUCHESI - *Archevêque de Montréal*

MM. VICTOR MORIN - - - - - - - - - *Président général*
JOSEPH GAUVREAU - - *1er Vice-Président général*
V.-E. BEAUPRÉ - - - - - *2e Vice-Président général*
J.-B. LAGACÉ - - - - - - - - - - *Secrétaire général*
JOSEPH HURTUBISE - - - - - - *Trésorier général*

DIRECTEURS

HON. L.-O. DAVID, M. E.-P. LACHAPELLE,
M. THOMAS GAUTHIER, M. U.-H. DANDURAND,
M. VICTOR DORÉ, M. GUY VANIER,
M. JOSEPH GIRARD.

ADMINISTRATION

MM. ARTHUR SAINT-PIERRE - - - - *Chef du Secrétariat*
JOSEPH DURAND - - - - - - - - - - - *Assistant*
J.-P.-L. BÉRUBÉ, *Administrateur du Monument National*
ARTHUR GAGNON, *Administrateur de la Caisse Nationale d'Economie.*

PS
8233
.S6
1916

PRÉFACE

ON me demande de présenter aux lecteurs "La Croix du Chemin".—Mais ces "Croix" couronnées ont-elles besoin qu'on les présente? Et toutes décorées qu'elles sont des palmes dont le jury les a couvertes, ne disent-elles pas assez elles-mêmes ce qu'elles valent?

Ce sont des artistes qui les ont taillées, les Croix du Chemin qui sont ici recueillies. Quelques-unes, comme celle du Frère Marie-Victorin, ont beau avoir été rudement ébauchées par la hache du premier colon et n'offrir à l'œil que la teinte grise du bois vieilli, elles ont, après tant d'années passées sous le soleil des souvenirs, pris une forme très douce, une pose très élégante et très pieuse, et qui plaît infiniment au regard du lecteur passant; elles s'enveloppent d'une poésie qui les fait plus belles que des croix de bronze ou d'or; et vraiment, je préfère la mousse qui tisse à leurs pieds un rustique "fourreau de peluche", à tous les ornements précieux dont l'orfèvre pourrait les faire briller. Toutes ces croix qui s'élèvent le long de nos chemins et qui retrouvent ici leur image sincère, sont chargées de tant d'oraisons anciennes, de légendes parfois si touchantes, et de souvenirs si personnels, que c'est vraiment une joie profonde de les revoir, à travers ces récits, dans leurs nobles et bénissantes attitudes.

Je ne puis, sur les routes où vous invitent nos pieux conteurs, vous indiquer toutes les croix fleuries ou sanglantes qui y sont décrites. Il faudra faire vous-mêmes tous ces quatorze pèlerinages, écouter attentivement ce que disent les croix mystérieuses, méditer avec M. Potvin ou M. Desrosiers sur le sens très profond et très doux qu'elles offrent à la pensée des bonnes gens, compatir à tous les personnages qui y portent leurs douleurs et leurs espoirs. Mais que ce soit en quelque lieu de la province de Québec, ou sur l'"immense calvaire" de la terre d'Acadie que vous accompagniez le narrateur, vous éprouverez à le suivre le plaisir très délicat que l'on reçoit toujours des chers souvenirs. Les dessins si appropriés qui illustrent ces paysages littéraires, et que monsieur J.-B. Lagacé a voulu composer pour ce recueil, aideront vos regards et votre esprit à reconstituer les scènes évoquées.

La première croix que vous rencontrerez, dans ces pages toutes jalonnées de leurs profils vénérables, évoque un fait historique déjà lointain, un épisode de la guerre de conquête. Cette croix se dresse sur un rocher, sur l'un des calvaires qui ponctuent de leurs pointes arides les rives du Saint-Laurent; elle fait revivre, en une narration dont le style est un peu bien ancien, une scène de notre épopée française. Sur cette croix, sur ce calvaire s'accumulent au gré de l'auteur les plus glorieuses "remembrances", et c'est la piété historique de M. Sylva Clapin, et son sens aigu du passé, qui lui valurent sans doute le premier suffrage du jury.

Vous verrez, en lisant tous ces beaux poèmes en prose, comme il y a dans nos imaginations canadiennes une

source toujours fraîche d'inspirations patriotiques et littéraires. Que ce soit la "croix vivante" de Mlle Cordon qui s'enracine au bout du rang, sur un coteau de Sainte-Marie, ou la croix du Bois-Vert de Lionel Montal, qui s'érige sous le vigoureux coup d'épaule du père Baptiste: toujours avec ces croix montent dans le ciel clair de nos campagnes les pensées saines de l'habitant de chez nous, et les émotions délicates de nos artistes.

Et cela prouve que le sujet proposé au concours ne pouvait être mieux choisi, et qu'il offrait en son symbolisme mystique et dans sa réalité attendrissante le thème le plus heureux.

Ce thème avait inspiré déjà l'un de nos jeunes poètes. C'est la "Croix du Chemin" d'Englebert Gallèze, qui a suggéré aux directeurs de la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal, le sujet du concours. L'auteur de La claire Fontaine *avait si bien chanté ce*

Symbole glorieux dont, naguère, la France,
Par la main de Cartier marqua notre destin.
Bois plus profondément entré dans notre sable
Que l'orme, le bouleau, le sapin, l'érable,
Croix du chemin !
Il avait salué d'un geste si chrétien le "rustique monument"
Dont le paysan voit s'allonger l'ombre auguste
Chaque jour, sur ses champs de neige ou de moissons.

Là où les vers avaient résonné comme un cantique, la prose pouvait bien déployer ses périodes d'harmonie. Et si toutes les compositions des concurrents—quatre-vingt-dix !—n'ont pas montré la même richesse d'idées,

si toutes n'ont pas été construites avec la même virtuosité élégante, et si quelques-unes ont pu être très faibles, elles ont toutes révélé chez nos jeunes un goût très fervent pour les choses de la vie canadienne, une ambition sinon toujours heureuse, du moins sincèrement appliquée à faire resplendir les formes de la beauté littéraire. Et c'est cela qui est la conclusion précieuse du concours.

Il y a dans notre esprit canadien toutes les forces esthétiques de l'esprit français. Il y a dans l'âme de notre race toutes les aptitudes supérieures qui peuvent ici créer et développer les œuvres de l'art littéraire: notre histoire d'hier l'avait déjà prouvé. Mais il y a particulièrement aujourd'hui chez les jeunes une ardeur nouvelle qui cherche à s'exprimer en beau langage et qui éprouve le besoin de mettre sous l'enveloppe des phrases, avec des métaphores vives ou gracieuses, des pensées hautes et utiles. Et c'est ce qui explique qu'à l'appel de la "Croix du Chemin" tout un vol harmonieux de phrases, d'idées et d'images est venu faire cercle autour de l'arbre sacré, a laissé battre ses ailes au dessus du vieux coq de bois qui le surmonte; aussitôt dans l'air pur des souvenirs où se haussent nos croix du chemin ont vibré les ardentes auréoles.

L'abbé Casgrain écrivait un jour que notre littérature canadienne, pour être l'expression fidèle de notre vie nationale, doit être à la fois religieuse et patriotique. C'est, en effet, le culte de Dieu et l'attachement au sol qui ont fait vivre notre race. Nos œuvres littéraires ont bien jusqu'ici, en général, reproduit ce double sentiment de notre âme traditionnelle. Et c'est en ce sens qu'il con-

vient d'orienter toujours, et de mieux en mieux, notre activité littéraire; c'est à cette condition principale que notre littérature se pourra distinguer de toutes les autres littératures de langue française. La Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal a compris ces conditions nécessaires de notre vie intellectuelle, et elle a montré, par le choix du sujet de son premier concours, sa préoccupation louable de contribuer à la nationalisation de notre littérature. Elle ne fait en cela, d'ailleurs, qu'accomplir sa mission patriotique, que remplir son rôle de société "nationale". Soucieuse de mettre en œuvre le vaste programme d'action qu'elle a si courageusement tracé, elle essaie, par l'encouragement qu'elle donne aux lettres, de faire produire à la vie canadienne toutes ses fleurs et tous ses fruits.

Nous ne pouvons que la remercier de cette féconde initiative; et il faut, à l'occasion de ce recueil des "Croix du Chemin", la féliciter de son très consolant succès. Ces pages qu'elle publie, toutes pleines des prières et des pensées de nos anciens, iront porter dans les foyers canadiens-français la leçon réconfortante du passé.

CAMILLE ROY, ptre.

INTRODUCTION

En septembre 1915 le Petit Canadien, *organe de la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal, publiait, sous notre signature, l'article suivant:*

"*Ainsi que nous l'annoncions le mois dernier, nous ouvrons un concours littéraire au* Petit Canadien. La Croix du chemin, *c'est le titre de la pièce de vers d'une belle inspiration, qui termine l'ouvrage de M. Englebert Gallèze,* A la Claire Fontaine; *ce sera aussi le sujet de notre concours.*

"*Sujet vaste, quoiqu'on en puisse penser à première vue, et qui ouvre au cœur et à l'imagination des concurrents le plus large champ où s'exercer.*

"*Il n'est guère de "rangs" dans nos paroisses rurales qui soient dépourvus de croix; assez souvent le "Haut du rang" a sa croix et le "Bas du rang" la sienne. Et toutes ces croix diffèrent généralement entre elles, chacune a sa physionomie particulière: depuis l'humble croix de bois, que le temps a rendu grise ou la peinture noire, jusqu'au riche calvaire où l'on voit parfois jusqu'à six personnages: le Christ entre les deux larrons, la Vierge, saint Jean et Marie-Madeleine; depuis la croix toute simple, tout unie, jusqu'à la croix, rare heureusement, surchargée de couleurs et d'ornements, où la piété s'étale avec plus de sincérité naïve que de bon goût. Plusieurs*

ont une histoire intéressante... et si elles n'en ont pas rien n'empêche un écrivain doué d'imagination de leur en prêter une ! Toutes, elles témoignent de la foi profonde des populations qui les ont élevées et qui les entourent de respect. Quand "l'habitant" passe devant l'une d'elles il soulève gravement son chapeau, les femmes saluent d'une lente inclination de la tête.

"Dans certains "rangs" éloignés de l'église, et où la dévotion à la Vierge Immaculée est particulièrement vive, on fait au pied de la Croix du chemin les exercices du mois de Marie.

*"C'est le temps des "sumences" et, après s'être signé le matin, arpentant à grands pas les guérêts depuis le lever du soleil jusqu'au coucher le père, dans un geste large et confiant, a jeté son grain à la terre, cependant que ses fils trimaient dur aux "manchons" de la charrue ou de la herse, et que sa femme et ses filles "faisaient le train", ou travaillaient aux jardinages. Aussi le soir venu, quand leur arrivent, portées par la brise, les notes de l'*Angelus *qu'égrène là-bas, dans le vieux clocher, une grave petite cloche de bronze, est-ce d'un pas un peu traînant, le dos légèrement voûté que, tous ensemble, ils se rendent au pied de la croix pour réciter avec les voisins —dans l'ombre qui monte lentement, comme à regret— la prière du soir et les litanies de la Vierge.*

"La Croix du chemin pourrait tout aussi bien se nommer la Croix des neuvaines; c'est du reste, ainsi qu'on l'appelle parfois. Aussitôt en effet qu'un fléau, —chenilles ou sauterelles, sécheresse ou surabondance de pluie— menace la paroisse et spécialement le "rang", une neu-

vaine s'organise. Neuf soirs de suite, sous la pluie incessante qui commence déjà à submerger et à pourrir la récolte, ou au contraire, sous un ciel impitoyablement clair d'où le soleil a dardé tout le jour ses brûlants rayons sur les plantes privées depuis longtemps de pluie et de rosée, dans l'atmosphère restée embrasée, les habitants des environs viennent s'agenouiller au pied de la croix, et leurs voix implorantes et monotones répondent à la voix légèrement tremblante de la Maîtresse d'école qui récite les litanies des saints et les prières de la neuvaine.

"Partout semblables en leur fonds, ces scènes empruntent cependant à la diversité des paysages où elles se déroulent et des menues coutumes locales une grande variété d'aspect. Se peut-il trouver plus belle occasion pour un amoureux de sa petite patrie de raconter les particularités qui la distinguent et d'en peindre les beautés?

"Souvent, tout comme aux Pardons *de Bretagne, de pures idylles se nouent ou se développent aux neuvaines de la Croix du chemin. La prière finie, sous les yeux vigilants et d'ailleurs charmés des mères, des couples jeunes s'isolent pour le retour à la maison, et dans le crépuscule finissant s'échangent à voix basse des propos d'amour.*

"Une intense poésie, nous croyons l'avoir suffisamment indiqué, se dégage donc du sujet de notre concours. Et ce sujet, nous croyons l'avoir montré également, se prête à de nombreux développements, peut se traiter à de multiples points de vue et s'adapter à tous les genres de talents: psychologique, descriptif, etc. C'est une raison pour que les concurrents soient nombreux.

"Une seconde raison, c'est que les prix ne manquent pas d'attraits. Il y en aura deux: un premier prix de $25.00 et un second prix de $15.00.

"Notre concours est un concours de prose — les poètes auront leur tour plus tard. Il est ouvert à tous, mais nous invitons spécialement les jeunes qui, à l'instar d'André Chénier, sentiraient qu'ils ont "quelque chose là", à y prendre part.

"Les travaux devront:

"Nous parvenir avant le premier décembre prochain;

"Etre signés d'un pseudonyme et accompagnés d'une enveloppe cachetée, contenant le nom véritable et l'adresse de leur auteur, et portant à l'extérieur, son pseudonyme.

"Ils ne devront pas dépasser 2,400 mots, soit environ quatre pages du Petit Canadien.

"Les résultats du concours seront consignés dans le Petit Canadien *de décembre. La Société Saint-Jean-Baptiste se réserve le droit de publier la première, dans son Bulletin, les travaux primés ou qui auraient obtenu une mention honorable, après quoi ces travaux redeviendront la propriété de leurs auteurs. Les autres manuscrits seront retournés immédiatement après le concours.*

"Quatre journalistes, parmi les plus aimés et les plus admirés, ont accepté d'être juges de notre concours:

"Madame Madeleine, chroniqueuse à la Patrie, *auteur de deux délicats ouvrages:* Premier Péché *et* Le Long du Chemin.

"M. Oswald Mayrand, rédacteur en chef à la Presse

et poète, auteur de Fleurettes Canadiennes, *dont les connaisseurs vantent le discret parfum.*

"M. Georges Pelletier, rédacteur au Devoir, *qui écrit sous un pseudonyme d'exquis "Billets du soir"; auteur d'études politiques et économiques d'une haute tenue littéraire.*

"M. Fernand Rinfret, directeur du Canada, *auteur de "Billets du matin" et de critiques de littérature canadienne très appréciés.*

"Nous sommes profondément reconnaissants à ces distingués collègues de ce qu'ils ont bien voulu consacrer à notre concours une partie assez considérable de leur temps, déjà si bien rempli, et nous leurs adressons un merci bien sincère et bien chaleureux."

Au premier décembre quatre-vingt-dix compositions nous étaient parvenues. Les juges de notre concours—à qui nous sommes heureux de renouveler ici l'expression de notre profonde reconnaissance—décernèrent le premier prix à M. Sylva Clapin, le second prix au F. Marie-Victorin, des Ecoles chrétiennes, et des mentions à quatre concurrents dont voici les noms: Mlles Germaine Cordon et Fernande Choquette; MM. Lionel Montal et Damase Potvin.

Le premier concours littéraire de la Société Saint-Jean-Baptiste était terminé et son succès avait été éclatant.

Le Conseil général jugea que nous ne devions pas nous en tenir là.

Nous avions institué notre concours pour stimuler le talent et l'ardeur à l'ouvrage de nos écrivains amateurs ou

de profession et pour répandre dans notre population le goût d'une saine littérature du terroir; or son succès, que nous avons déjà signalé, eut-il été plus remarquable encore, il resterait, il restera toujours, beaucoup à faire dans cette voie. Et puis, les juges du concours ayant dû nécessairement se restreindre dans la distribution des prix et des mentions honorables, plusieurs de nos concurrents ne nous paraissaient pas avoir reçu tout le crédit auquel leur donnait droit le mérite réel de leur travail. Ce sont ces deux considérations, surtout, qui ont amené la publication du volume que nous offrons aujourd'hui au public.

Ce volume nous avons voulu le faire illustrer, et la grande valeur artistique des dessins que nous a donnés M. Lagacé justifie trop notre initiative pour qu'il soit nécessaire de la motiver plus longuement.

Notons ici, pour rendre justice à tout le monde, et spécialement à notre jury littéraire, que certains des travaux qui figurent dans ce recueil ont été retouchés par leurs auteurs; leur situation vis-à-vis de leurs rivaux en a été nécessairement modifiée et n'est donc plus la même qu'au moment où les juges ont rendu leur décision.

Notre concours de la Croix du chemin, et ce volume qui en est sorti, ne sont que le modeste début d'une campagne d'encouragement à notre littérature nationale, campagne à laquelle la Société Saint-Jean-Baptiste se propose de donner, d'année en année, plus d'importance et plus d'ampleur. En exerçant son activité dans cette voie—sans négliger pour autant ses autres œuvres et en particulier l'assistance aux minorités françaises en dehors de la province de Québec — notre Société a conscience de

rester dans la logique de son rôle et de remplir sa mission, qui est non seulement de défendre, mais encore de servir, partout, toujours et de toute façon, la race et l'idée françaises en Amérique.

ARTHUR SAINT-PIERRE,

Chef du Secrétariat de la Société
S.-Jean-Baptiste de Montréal.

L'attaque du Calvaire

Québec, ce 20 aoust 1759.

Le Chevalier Jacques Raoul d'Herbelot,
Lieutenant au Royal Roussillon,
et correspondant de guerre,

Au sieur Théophile Renaudot,
Directeur de la *Gazette de France*, à Paris.

Dans ma dernière lettre, je vous mandais ce qui s'était passé à Beauport, le 31 de juillet, alors que les Anglais avaient essuyé défaite forte et écrasante. Déjoués de ce côté du fleuve, large hors de toutes proportions que sommes accoutumés à voir en Europe, nos ennemis se portent maintenant vers l'autre rive, et dans la vue d'être instruit de leurs projets de débarquement j'ay été détaché l'autre jour en grand'garde avec cinquante hommes à un endroit près Montmagny, ainsi désigné du nom d'un des anciens gouverneurs de la Nouvelle-France.

Arrivés là, fusmes aussitôt nous porter à l'orée d'un grand bois, où nous eusmes grand contentement pour ce que les arbres nous protégeaient des ardeurs de la canicule, encore que fusmes fort incommodés par moustiques et autres bestioles malfaisantes. De là, partions chaque matin par escouades de huit ou dix hommes, et allions à la découverte en marchant par le dedans des terres, et surveillant la plage et le fleuve, dont la surface semblait à l'infini une grande nappe d'étain chauffée à blanc.

Or, l'autre jour, étant ainsi aux aguets avec huit hommes, et m'étant fort éloigné du reste de mon détachement, j'ay pris contact avec l'ennemi, qui fut reçu fort vivement, je vous l'asseure. Je veux vous narrer par le menu cette aventure, d'autant que j'y ay pris un intérêt extrême et que vous-même saurez y trouver ce que j'y ay vu, savoir grand reconfort dans le futur et consolation en nos présentes afflictions.

Adonc, ce jour-là,nous glissant derrière grosses roches laissées à sec par le jusant, j'observais depuis le matin avec ma longue vue les allées et venues d'un brick anglais, louvoyant au large, et que je jugeais vouloir tenter un débarquement, avec l'arrivée du flux.

En effet, sur les deux heures de relevée, et comme le flot commençait à nous gagner, nous vismes qu'un canot, chargé, selon toute semblance, d'une trentaine d'hommes, appareillait de notre côté. Ce que voyant, et voulant, avec seulement huit hommes, me mettre en bonne posture de les recevoir, nous allasmes, traversant la plage sur une bonne distance, et nous dirigeasmes vers une haute croix peinte en blanc, comme les gens d'ici ont accoutumance de mettre sur les routes, et qui se voyait de fort loin, pour ce qu'aucun arbre ni aucune trace d'habitation ne se trouvait aux alentours.

Et nous étant approchés de cette croix, y vismes suspendue une grande figure du Christ, faite de morceaux de bois grossièrement assemblés et enluminés de peintures criardes, encore que témoignant, dans leur facture, de grande piété, foi et dévotion.

Et il y avait là, tassée aux pieds, une femme du peuple, vestue d'une longue mante brune, qui nous regardait venir sans montrer étonnement. Je vous observerai qu'en cette contrée, et sans doute par longue fréquentation avec la nature, qui, au païs de Canada, est fort imposante et majestueuse, les gens du peuple ont tous aspect fort

noble que n'ont pas les paysans de France. Et nous lui demandasmes :

"—Que faistes-vous ici, ma brave femme?"

"—Je finis ma neuvaine, mes bons messieurs."

"—Votre neuvaine!" que nous lui dismes, assez ébahis.

"—Mais oui," qu'elle répondit, "ma neuvaine pour demander au Bon Dieu que voilà qu'il accorde la vie sauve à mon Michel, mon seul fils, parti à Québec dans l'armée de M. de Montcalm."

Puis, tout aussitôt, elle ajouta:

"—Vous pouvez croire que je n'ay pas oublié, non plus, mon pauvre païs. Tandis que j'y étais, j'ay aussi demandé au Bon Dieu de sauver la Nouvelle-France de périssance et la garder toujours en demeurance."

"—Tout ça est fort bien", lui répliquai-je, "mais votre place n'est plus ici et il va falloir vous en aller."

Et je montray le canot chargé d'Anglais, qui déjà était à mi-chemin et allait bientôt atterrer. Mais elle, sans s'effrayer, de répondre :

"—Vous n'y pensez pas. Il faut que je reste pour finir ma neuvaine, et voir s'ouvrir les yeux de Notre-Seigneur."

"—S'ouvrir... les yeux...!"

"—Mais oui, vous savez bien. C'est ici le calvaire de Montmagny, et à la fin d'une neuvaine, quand on voit les yeux de Notre-Seigneur s'ouvrir, c'est le signe que chacun attend et qui veut dire qu'Il a écouté nos prières. Ah, oui, il faut que je reste jusqu'au bout, car sans ça je ne saurais jamais."

Et comme je lui observais que nous allions être attaqués et qu'il y aurait sous peu des coups de feu de notre côté, elle répliqua :

"—Ça n'fait rien, je reste. Ah, je vous en prie, ne me refusez pas. Tenez, je ne vous nuirai pas. Je me coucherai dans l'herbe, derrière la croix. Et puis, si vous voulez, je chargerai les fusils. Vous verrez, ça me connaît."

"—Eh bien, faites à votre guise. Mettez-vous là, et ne bougez plus."

D'ailleurs, il était trop tard pour la renvoyer, Les Anglais venaient d'atterrer, et comme ils ne nous avaient pas encore aperçus, cela nous était d'un grand avantage, pour ce que pouvions ainsi mieux les voir venir et viser au blanc, et pour ce que si les Anglais avaient vu cette femme détaler à travers champs cela les aurait mis encore plus sur leurs gardes.

Je vous observerai encore, d'autant que cela importe pour la complète intelligence de toute la chose, que si loin que le regard pouvait aller, traversant la plage et les champs, jusqu'à la lisière lointaine des bois fermant l'horizon, ne se voyait aucun signe de vie ni d'habitation, hors ce Christ en croix aux pieds duquel étions terrés, attendant l'ennemi, et grands vols d'oies sauvages tournoyant au-dessus de nos têtes.

Et faisait ce jour-là chaleur fort lourde et toute chargée d'eau. Et le ciel, depuis le matin, restait barré de longs nuages noirs, et les flots du grand fleuve étaient livides comme coulée de plomb.

Or, les Anglais avançaient d'un pas mesuré, cependant qu'un peu inquiets, et les yeux fixés sur cette grand croix blanche qui, en toute cette solitude, semblait chose plus insolite que jamais. A leur tête était l'officier commandant qui, pour autant que je pouvais discerner à distance, me semblait tout jeune et presque un enfant.

J'avais indiqué à mes hommes une grosse roche située à environ deux cents pas de nous, et je leur avais dit : "Quand ils seront là, mais pas avant, vous ouvrirez le feu."

Et ainsi fut fait, les huit coups de fusil partant presque ensemble, et, à ce que nous sem-

blait, abattant cinq hommes, dont deux mortellement atteints. De ce quoy, les Anglais se montrèrent fort déconfits et troublés, car ne s'attendaient pas avoir été aperçus par personne. Ce que voyant, profitâmes de leur désarroi pour recharger nos armes.

L'officier, levant son épée, commanda l'assaut. Mais il n'eut le temps de s'élancer que de quelques pas, car notre seconde décharge le coucha de son long, ne remuant pas plus que corps mort, cependant que quatre ou cinq autres de ses hommes tombaient à ses côtés. Lors, étant sans chef, et ne sachant plus que faire, le reste du détachement courut se blottir de çi et là, derrière plis de terrain ou roches, et puis commença à diriger un feu assez vif contre notre poste, en arrière de la croix.

Au-dessus de nos têtes, les balles sifflaient, laissant dans l'air comme sillage vibrant de fil métallique. Ou encore, s'enfonçaient dans la terre, donnant le son mat de pierres lancées dans la glaise. Parfois, aussi, en rencontrant le bois de la croix, cela faisait comme l'éclat d'un arbre qui se fend par la gelée.

Nous tenions de notre mieux. Bientôt, l'un de mes hommes lâcha son fusil, ayant l'épaule

droite broyée, cependant qu'un autre avait la figure tout en sang par suite d'éclat de bois entré en l'œil. En l'aventure, la femme restée avec nous fut d'un grand secours, chargeant et déchargeant son fusil comme eut fait meilleur troupier et sans se soucier du danger, ainsi que, du reste, est l'ordinaire parmi la plupart des femmes du peuple de ce pays, recevant grande endurance et accoutumance de coups de feu, pour cause d'attaques des sauvages et autres.

Lors, ce que ce pauvre Christ en croix eut à souffrir de sa personne, pour ce que nous étions avisés d'aller ainsi nous tapir à ses pieds et mettre sous sa protection. Une jambe, quasiment toute hachée, pendait lamentable, semblant à chaque instant vouloir s'abattre pour de bon. Le torse et les bras étaient aussi tout déchiquetés et troués, et n'y avait plus indemne que la face, dont les deux trous caves qu'étaient les yeux continuaient à planer avec même tranquille et morne désespérance sur cette scène de massacre.

Quant à moy, j'étais, comme devez bien penser, fort perplexe, avec seulement six hommes valides contre au moins une vingtaine d'autres du côté des Anglais, et ne sachais vrayment com-

...la femme restée avec nous fut d'un grand secours... (p. 28)

ment tout cela finirait à notre avantage, quand un coup de canon parti du brick fut aux Anglais le signal de la retraite. Ce que voyant, se hâtèrent tout aussitôt de se rembarquer, en emportant avec eux leurs blessés.

Ils avaient laissé sur le terain huit de leurs morts, dont leur officier qui était un enseigne de marine. Or, nous étant approchés plus près de lui, vous pouvez juger de notre surprise quand vismes qu'il respirait encore. Et l'ayant soulevé et porté avec le plus grand soin, allasmes l'asseoir aux pieds de la croix, appuyé aux genoux de la femme qui s'était offerte pour le soutenir. Et vismes, ainsi que la chose, ce tantôt, nous avait paru, qu'il était tout jeune et enfant, avec beaux cheveux blonds et visage mignon et candide. Un instant, ayant ouvert les yeux, qui étaient comme nuance de mer, il eut joli sourire, regardant la femme, et appelant dans sa langue après sa mère. Et faisaient bien ainsi tous deux, elle et lui, comme le groupe que voyez en diverses églises de Paris, et représentant la Vierge tenant en ses bras son Divin Fils aux pieds de la Croix.

Et comme il était près de l'heure de la tombée du soleil à l'horizon, eut soudain le pauvre

enfant un ressaut de tout le corps, cependant qu'un flot de sang sortait de sa gorge, en faisant vilain bruit de chose se crevant. Et lors il rendit l'âme fort doucement, les yeux attachés sur celle qui le tenait entre ses bras, et qu'il devait, pour sûr, croire être sa mère. Et celle-ci, pensant à son fils, peut-être aussi mort dans le même moment, pleurait doucement.

Quant à nous, étions agenouillés tout autour, murmurant des prières, et ne quittant pas des yeux le visage du mort, qui était blanc comme marbre et avait pris du coup beauté surhumaine.

Et lors eut lieu le miracle dont parlait cette pauvre femme du peuple, et dont fusmes fort esmerveillez et louangeasmes fort le Créateur de toutes choses. Au couchant s'escartèrent soudain les nuages, lesquels jusqu'à ce moment nous avaient caché le soleil, et jaillirent beaux jets de flamme et de braise rouge, jetant coulée de feu sur le fleuve et frappant en plein au visage le Christ en croix au-dessus de nos têtes. Et comme étions là en prière, vismes distinctement ce visage remuer, et puis les yeux lentement s'ouvrir, et rester fixés avec beau regard éperdu d'amour, jusqu'aux confins les plus distants, par delà le S.-Laurent et les hautes montagnes fer-

mant l'horizon, comme si, par là, eut voulu nous dire que toute cette terre de Nouvelle-France était vraiment sienne et qu'il entendait bien qu'elle serait toujours en demeurance, quoy que feraient ses ennemis. Et ne se refermèrent alors, ces yeux divins, qu'avec la chute du soleil à l'occident de pourpre et d'or et la venue des premières ombres de la nuit.

Et, ainsi que je vous mandais au commencement de ma lettre, recusmes de tout cela grand contentement et reconfort, pour ce que eusmes ainsi assurance de divine protection et que nos efforts de victoire porteraient fruicts.

Avec l'espoir que vous recevrez bientôt la présente par la voye d'un de nos navires, je suis, pour la vie, votre très fidèle serviteur.

JACQUES D'HERBELOT,

Lieutenant au Royal Roussillon,
de l'armée de M. de Montcalm.

Pour copie conforme : SYLVA CLAPIN.

Ottawa, novembre 1915.

La vieille croix du Bois-Vert

Je suis retourné l'autre jour dans le rang du Bois-Vert, à S.-Michel. Elles sont élégantes leurs croix d'aujourd'hui. Elles portent une toilette de peinture blanche ; elles ont même de l'or au bout des bras. Elles ont l'échelle, la lance, le Cœur et la couronne d'épines. Mais vous le confesserai-je ? Non, elles ne savent plus nous parler comme les vieilles croix de l'ancien temps.

J'ai connu, moi qui vous parle, l'ancienne du Bois-Vert, la première de toutes à ce que disait mon grand-père. Je me souviens encore de ma surprise. C'était le premier dimanche qu'on m'amenait à la messe. J'avais quatre ans. Au moment que nous passions à la ligne des Landry, tout à coup grand-père m'enleva mon chapeau et me dit : "Salue, mon enfant, c'est le Bon Dieu !" Je me retournai et j'aperçus la vieille croix du rang. Elle était toute vieille et toute grise, faite de deux boulins de cèdre mal équarris ; un vieux coq de bois, grossièrement sculpté

la surmontait. Mais quel grand air vénérable lui donnait malgré tout son costume du pays ! Puis, ce qui valait mieux encore, la légende avait poussé comme l'herbe autour de la croix, une légende paysanne et naïve, parfumée des senteurs du vieux temps. Et voilà donc que, cette légende, mon grand-père me la contait de fil en aiguille pendant que le cheval nous emportait du côté de l'église.

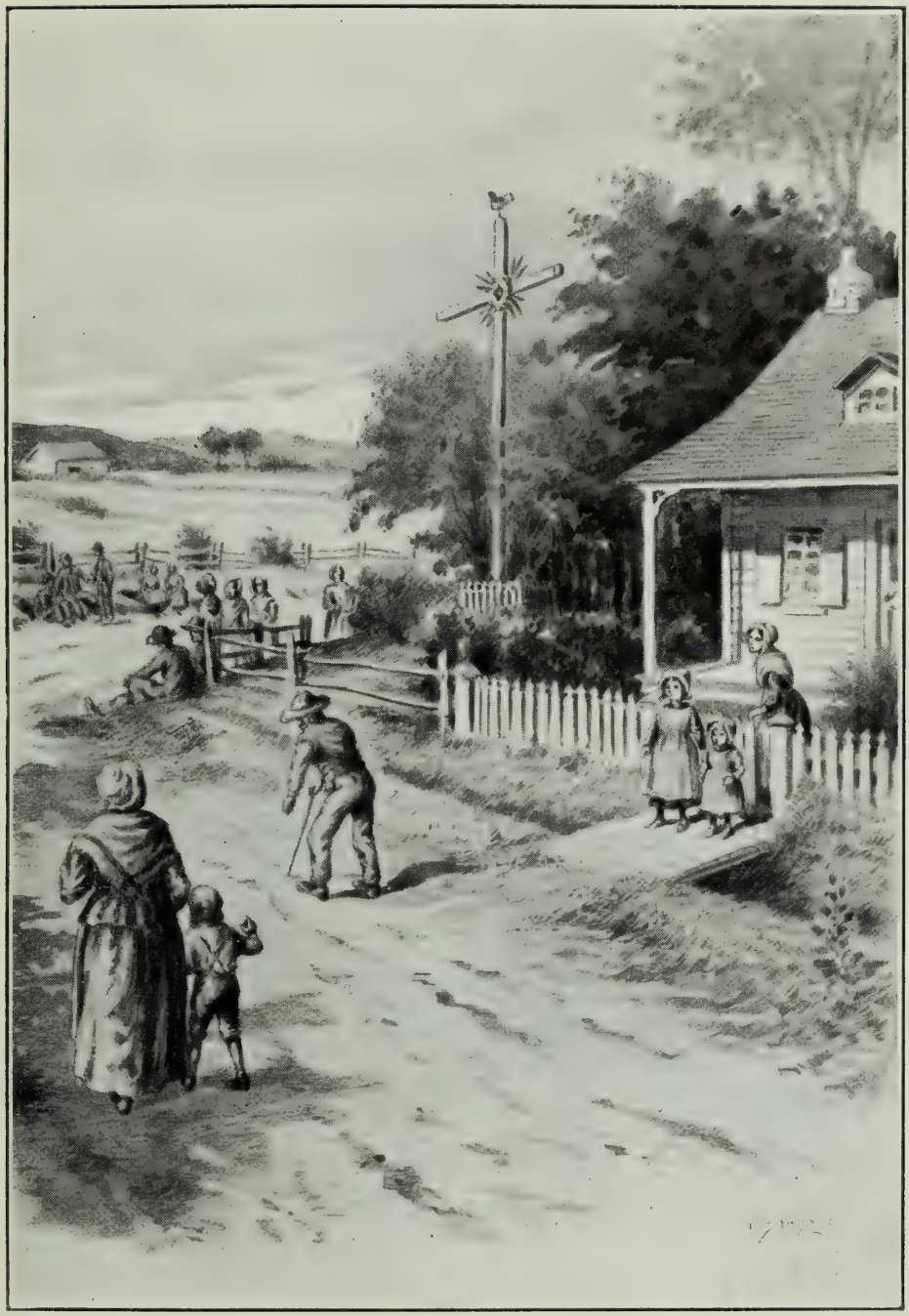
"J'ai bien connu ça, ce terrain-là, commença-t-il par me dire. Çà été ma terre anciennement. Dans ce temps-là, nous n'allions pas tous les dimanches à l'église comme aujourd'hui. Çà faisait trop de *voyagement* aller courir jusqu'à S.-Joseph de Soulanges. La croix, c'était pour nous comme une manière d'église ; c'est elle qui nous parlait du Bon Dieu." Alors, il me raconta, qu'il y avait de cela cent ans et plus, ils étaient venus sur la baie de S.-Michel, une vingtaine de bons lurons, pour s'établir sur la terre en bois *deboute*. La première chose décidée, fut l'érection d'une croix. On résolut de la mettre sur un *button,* pour l'apercevoir de loin, de tous les lots du rang.

"Aux heures rudes du travail et aux sonneries de l'angelus, ça remplacera le clocher d'égli-

se,'' avait dit quelqu'un. Or, il arriva que, *rapport au button,* ce fut le lot de terre de notre aïeul qui eut l'honneur d'être choisi pour la croix. Le propriétaire se chargea de la construire lui-même, avec deux cèdres les plus hauts et les plus droits qu'il pourrait trouver. Et l'on convint que, tel soir, après la journée faite, on ferait une *courvée* pour planter la croix. ''Seulement, dans l'entre-temps, me disait grand-père, les langues avaient marché. Il y avait surtout dans la bande un *chicaneau* qui ''se prétendait'' pas mal et qui avait une langue de sept. Il aurait voulu avoir la croix sur son lot, voyez-vous. Çà fait que la langue lui marcha tant et qu'il se fit tant de parlements, que le *chicaneau* revira presque tout le monde. Ça fait que le soir de la *courvée,* le père, comme de raison, se trouva seul de sa bande pour faire l'ouvrage. Et ce n'était pas un petit poids, allez! La force de dix hommes ! Ça fait que le père attendit jusqu'aux premières étoiles. Voyant qu'il n'y avait pas apparence qu'on viendrait, le vieux qui était encore jeune et qui ne manquait pas de *jarnigoine,* se dit comme çà, en lui-même : ''Eh bien! mon vieux, fais ton signe de croix, recommande-toi à ton saint patron et houp!'' Le lendemain quand le soleil

se leva de l'autre côté de la baie, tous les gens du rang, à leur grande stupéfaction, aperçurent sur le *button* du père, la grosse croix de cèdre, debout, droite comme un clocher d'église avec son coq qui chantait coricoco. Comment le père avait-il pu tout seul? "Là-dessus, mes enfants, ajoutait grand-père en baissant la voix, notre aïeul n'a jamais déserré les dents. Mais, dans la paroisse, où on l'a surnommé depuis ce temps-là, Jean-Baptiste La Croix, on a toujours pensé que S.-Michel ou le bon Cyrénéen avait dû lui donner un coup de main."

"Et puis, mon petit, ce n'est pas tout ce que je sais sur le compte de la vieille croix," ajouta aussitôt grand-père qui se sentait en veine. Il m'a parlé alors, avec des mots solennels, de la procession ancienne de M. le curé pour conjurer les tourtes: une cérémonie que les anciens de la paroisse n'ont jamais oubliée! C'est, paraît-il, depuis cette procession à la vieille croix du Bois-Vert, du moins c'est ce qu'on dit par chez nous —que les tourtes qui mangeaient tout le blé sont parties pour les vieux pays et ne sont jamais revenues. C'est à la croix du Bois-Vert, aussi, qu'on fit quelques années plus tard la procession pour les sauterelles. Et le lendemain, s'il



J'avais cinq ans quand grand'mère m'y amena pour la première fois. (*p.39*)

vous plaît, dans tous les champs de S.-Michel, on trouvait les sauterelles collées à la paille du grain, déjà mortes et noires et ne sentant pas l'odeur, je vous assure. Les uns disaient que les anges du Bon Dieu avaient fait le coup : d'autres, que le diable en personne les avait grillées pendant la nuit *pour pas que les oiseaux les mangent.*

* * *

Voilà donc ce que racontait grand-père par ce matin de dimanche, sur la route de l'église. Mais j'ai mes souvenirs, moi aussi, sur la vieille croix du Bois-Vert, et ces souvenirs lointains me reviennent avec les récits de mon grand-père.

Dans la première vision du monde qu'enfants nous avions prise par les fenêtres de la maison paternelle, il y avait du côté de l'ouest le clocher de l'église et la croix du chemin. Nos yeux de tout-petits regardaient souvent, sans trop comprendre, cet arbre étrange au bord de la route là-bas, sans feuilles, avec une seule branche en travers. La Croix! Ce mot divin fit son entrée dans notre vocabulaire avec les premiers vocables de la langue. A la suite de nos parents qui disaient ainsi, nous disions par exemple, quand les gens du rang allaient à la grand'messe ou en

revenaient : "Tiens, les voitures passent à la croix!" Ou encore : "les voitures sont de l'autre côté de la croix!" Faisait-il une grosse tempête de neige, nous disions: "Il poudre si fort qu'on ne voit pas la croix." Les soirs de grande lune, c'était au contraire: "Il fait clair comme en plein jour; on voit la croix dans la nuit".

Plus tard, avec les premières leçons de catéchisme, nous comprîmes le mystère de la croix; et la vieille croix de cèdre saluée matin et soir sur la route de l'école, devint la grande amie. En passant à la croix, c'est drôle, nous avions moins peur des quêteux. Les jours de tempête et de gros temps, la croix faisait entendre une plainte; ses vieux bras remuaient: elle avait l'air de nous dire: "Vite, les petits, vos mères sont inquiètes, hâtez-vous de rentrer!" Le matin de ma première communion, il faisait un beau soleil de mai. Je donnais le bras à ma mère; mon brassard de soie blanche flottait au vent. Quelque chose bondissait bien fort dans ma poitrine. En passant devant la vieille croix, j'ôtai mon chapeau, et je saluai très bas. Le vieux coq—ah! je suis bien sûr de l'avoir entendu—comme au temps de mon aïeul, chanta dans le matin clair, son plus joli coricoco. La vieille croix, elle, me

regarda avec amour. Elle avait dans le regard l'expression de tendresse qu'à mon départ de la maison j'avais vue dans les yeux de ma grand'-mère, et elle me dit comme ça, très affectueusement : "Bonjour, mon petit ami!"

* * *

Voulez-vous que, pour finir, je vous raconte un soir de mois de Marie à la vieille croix du Bois-Vert? C'est un spectacle qui m'a vivement frappé dans mon enfance et qui m'est resté dans la mémoire. L'Eglise était trop loin et les travaux des semences finissaient trop tard pour aller à la prière du village. Les gens du rang, par les soirs de beau temps allaient donc après souper faire leur mois de Marie à la croix. J'avais cinq ans, je crois bien, quand grand'mère m'y amena pour la première fois. Nous allions sur la route, par une belle soirée de printemps. Grand'mère avait hersé toute la journée (car, dans ce temps-là, les grand'mères hersaient) et ses vieux souliers se frappaient de fatigue l'un contre l'autre. Cela sentait bon tout le long du chemin. Les grives et les rossignols chantaient encore dans les arbres et je demandai à grand'-mère : "Est-ce qu'ils ne viendront pas, eux aussi, au mois de Marie?"

...En arrière de nous, des rumeurs de voix dans la brunante nous avertissaient que les gens de notre côté, les Brisebois et les Saint-Denis, s'en venaient aussi à la prière. Nous entendions distinctement les voix des hommes : ils parlaient des *retours* de prairie qui sont durs à *rabourer;* de Pierre à Paul qui comptait *rachever* cette semaine; de Joson Landry qui avait encore cinq grandes pièces à faire. Mais aussi, c'est un *lambin* qui *piétonne* sur son ouvrage.

Nous arrivions à la Croix. La lune à ce moment, ronde et rouge, se levait de l'autre côté de la rivière. Chez les Landry, chez les Boileau et chez les Campeau se trouvaient déjà rendus. On causait à voix très haute. C'était Jacques au père Landry, un *étriveux* sans pareil, qui gouaillait Onésime Boileau. Le beau Jacques traitait les chevaux d'Onésime de vieilles bourriques *par rapport* que, dans toute la journée, ils avaient à peine hersé leur pièce. Onésime, un garçon qui avait de la *parlette* pour trois, demandait au beau Jacques, s'il se souvenait de l'hiver de l'an passé, quand ils revenaient tous deux de la grand'messe à Saint-Joseph, avec leur blonde; que Jacques avait voulu lui barrer le chemin, et que, lui, Onésime, avec sa petite ju-

ment noire, l'avait *repassé* quand même, lui faisant une queue de la longueur d'une terre?"...

"C'est bon, les *jeunesses,* assez de ces *parlements",* dit grand'mère qui venait d'arriver. Tout le monde se mit à genoux, les hommes d'un côté, les femmes de l'autre, comme dans l'église à Saint-Michel. Puis, on commença par la prière du soir que grand'mère savait par cœur : "Mettons-nous en la présence de Dieu et adorons-le"... Après la prière, ce fut le chapelet. Pour ma part, je me croyais à une vraie messe du Bon Dieu, comme à Saint-Michel, mais dans une église plus grande. Nous avions fini à peine la première dizaine que je vis là-haut, dans le firmament clair, s'allumer les premières étoiles. Et je pensai: "Ce sont les cierges du Bon Dieu pour notre mois de Marie." Ensuite, je remarquai qu'il y avait aussi, comme dans la belle église dorée de là-bas, une senteur d'encens. Elle était faite du parfum des lilas et des boules-de-neige, des pruniers et des pommiers en fleur, des petites fleurs de trèfle blanc dans les prairies et de l'arôme plus fort de la grande terre brune qui, avec la fraîcheur du serein, nous arrivait du haut des champs.

Mais voilà que tout le monde se mettait de-

bout pour le cantique. Le cantique, c'était la finale et la partie la plus solennelle de la prière à la croix. On chantait :

C'est le mois de Marie,
C'est le mois le plus beau.
A la Vierge chérie
Disons un chant nouveau.

Les voix chantaient un peu rude ; mais quelle âme on y mettait ! Les notes du vieux cantique poussées par ces robustes poitrines, se répandaient au loin dans le calme des prairies et des labours, et montaient comme une prière vers les cierges du Bon Dieu, avec l'ensens des lilas, et des boules-de-neige, des pruniers et des pommiers en fleurs, du petit trèfle blanc et de l'arôme de la terre. Pendant ce temps-là, la vieille croix du temps des aïeux se faisait plus douce dans la nuit pour bénir ce groupe de laboureurs en prière. Elle avait l'air elle-même d'une grande personne qui priait les bras étendus.

Quand la prière fut finie, les jeunesses *s'étirèrent* encore quelque temps. Les femmes parlèrent du ménage, des enfants malades, du jardin à faire, des dernières couvées ; puis, chacune repartit pour la maison. Ce soir-là, nous revenions comme toujours, par petits groupes déta-

chés. Tout-à-coup quelqu'un d'en avant se retourna et dit : "Regardez donc là-bas la croix!" De toutes les bouches sortit un cri d'admiration. La vieille croix de cèdre priait encore enchâssée d'étoiles, pendant que la lune qui montait dans le ciel, était venue se placer tout juste au croisement de la tige et des bras. "Regarde, me dit grand'mère, elle est plus belle *une beauté* que le Saint-Sacrement de Monsieur le Curé!"

LIONEL MONTAL.

Montréal, novembre 1915.

Notre Croix

> " Il est impossible d'aimer, voire de comprendre un objet, si nous n'avons pas mêlé nos songes à sa réalité, établi un lien entre lui et notre vie;... l'essentiel est de sentir sa qualité morale et de participer du principe d'où elle est née. Il faut devenir le frère d'une beauté pour bien commencer à l'aimer."
>
> MAURICE BARRÈS.

Sous le dais de feuilles vertes tendu par des érables, *notre* croix met sa blancheur d'aube. Des tenailles, un marteau, une couronne d'épines pendent au montant. A hauteur d'homme, une niche fut creusée ; on la capitonna de velours pour y déposer une Madone naïve à tunique blanche et à mante d'azur. Un coq de cuivre, belliqueux et pimpant, tourne à son sommet, et dit notre souvenance mélancolique de la France. Au pied, un enclos ménagé dans le champ voisin et enclavé d'une haie de cèdres, est semé de pensées très graves dans leur robe violette, de marguerites roses où blanches, de muguet. La route passe, toute grise, entre les deux talus verts. A l'opposé un orme géant, noueux et trapu grandit

si gros que les bras étendus des quatre gars les mieux découplés de la paroisse ne peuvent le ceinturer; c'est au pied de cet arbre que se réunissent les hommes, tandis que les femmes s'agenouillent sur un banc, très bas, proche de la croix.

La rivière, tout près, murmure sa cantilène assourdie avec ses monotones clapotis éternels. Là-bas, le crépuscule a de longues traînes colorées qui teignent, sur les nuages, des desseins somptueux et souples, fugaces, d'un charme évanescent; et, jusqu'aux montagnes qui redressent, très loin, leur encolure puissante, c'est la campagne canadienne, large, claire et vaste, où les horizons nettement découpés, les brises fortifiantes et pures, où les lointains adoucis font des intelligences bien équilibrées, réalistes et saines, éprises de perspectives ordonnées et lucides, d'idées simples et bien agencées, avec un souffle vivifiant de logique qui soulève et aère l'ensemble et les parties.

Si c'est le printemps et que, depuis longtemps, un soleil luit qui sèche les grains de semailles et empêche la germination, on décide une "neuvaine à la Croix", et le soir voit arriver, tous les gens du "rang", jeunes et vieux. Tous doivent

...Les femmes s'agenouillent...près de la croix... (p. 46)

être rendus pour sept heures, mais quelques-uns, moins pressés de travaux, devancent le temps, et s'asseoient dans l'herbe, pour causer. Les voitures passent et tous leurs occupants ont un pieux salut pour la croix. Peu à peu, tout le monde arrive, on se met en prière. C'est l'heure où l'on perçoit les rumeurs confuses des soirs de campagne, bruits imperceptibles et sonores, meuglements de grandes vaches inquiètes qui passent leur tête par-dessus les haies, hennissement nerveux de cheval, bourdonnement d'insectes, une cloche qui jette ses angelus sur les champs recueillis, et, parfois, dans le ciel, une bande d'oiseaux aux virevoltes gracieuses.

Une jeune fille récite le chapelet et la prière, de sa petite voix tremblante, qui monte, menue, et les autres répondent plus graves : on apprend la tristesse en même temps que la vie. Viennent ensuite les litanies si belles de la Sainte-Vierge qui empruntent au lieu de leur récitation une douceur mystérieuse, comme un cachet de beauté plus vraie, plus profonde et plus simple. "Rosa Mystica", "Stella Maris", "Auxilium Christianorum", invocations sublimes quand le parfum des roses est partout, que l'étoile des matelots se lève, et que des chrétiens, humblement prosternés, implorent l'assistance du ciel.

Quand la prière est terminée, on s'attarde encore quelques moments à prier tout bas, puis on s'éloigne, tandis que deux où trois "vieilles", de leurs lèvres ridées récitent des "Ave." Des groupes se forment, se disséminent sur la route, de jeunes gars ébauchent de fraîches idylles avec leur "blonde", et la "brunante" subtile et discrète voile un peu ces scènes douces, et s'épand sur les champs indécis.

Si nous sommes en automne, et que la pluie tiède et lente tombe sur les prairies, sur les moissons en javelles qu'elle pourrit, sur la rivière où chaque goutte fait une éclaboussure d'argent; si des effluves savoureuses et chaudes, des odeurs alanguissantes fument de la terre trempée, "on fait la neuvaine" pour obtenir le beau temps qui sèchera la moisson mouillée.

Par les soirs sombres, abrités sous de larges parapluies, ils viennent nombreux quand même, les "habitants". Et c'est réconfortant, c'est doux infiniment pour l'âme, cette prière récitée, debout, par des voix d'hommes fortes et graves, tandis que la pluie murmurante chante dans l'obscurité, sur les feuilles et les toits, sur les prés embrumés et les "chaumes" nouveaux, chante une plainte assoupissante et monotone.

Ils rêvent, tous, en priant, des maisons chaudes et accueillantes où ils jouiront d'une quiétude calme, avec une vague pensée de commisération pour ceux qui passent par les routes boueuses.

Et c'est ainsi dans toutes les circonstances où le ciel semble inclément à la terre, quand les sauterelles rongent l'avoine ou qu'on redoute une catastrophe : "la neuvaine pare tous les dangers." Les croix diffèrent dans leur forme, les scènes revêtent dans chaque lieu, dans chaque décor, un cachet particulier, mais c'est partout la même foi efficace et forte qui dicte le même acte de confiance et d'amour.

Les croix ont été élevées dans nos campagnes, par nos ancêtres, parce qu'elles répondaient à un instinct puissant, aux tendances intimes et profondes de leur être ; nous, descendants très lointains de ces croyants, possédons dans les veines de notre sang, dans l'essence de nos âmes, des atavismes et des hérédités qui nous ont transmis leurs sentiments, leurs aspirations, leurs idées ; elles et nous avons le même principe créateur, une origine identique : comment ne satisferaient-elles pas notre âme ? Comment n'aurions-nous pour elles le même respect pieux que nos pères ? Ayant été leurs gestes conscients, elles sont nos

gestes reflexes qui correspondent à nos dispositions secrètes, et si nous arrivons à ne pas les aimer, ce n'est qu'en faussant notre nature en nous dévoyant de nos traditions.

Je les ai vues, les blanches croix lumineuses, disséminées partout le long de nos routes, comme une floraison de l'âme canadienne, comme l'esprit du sol remué par les ancêtres; j'ai vu leur rayonnement splendide d'idéal dans les "habitants" prosternés à leur pied, j'y ai trouvé la source des énergies profondes et sourdes de notre race, le principe latent de notre survivance héroïque, le sens glorieux de notre histoire. En elles gisent un gage de moralité, un lieu puissant et mystique, une influence assaisinissante. Elles donnent aux paysages une physionomie, une signification morale, les illuminent, les spiritualisent et les agrandissent dans un geste d'infini, elles sont révélatrices de l'âme canadienne. Pour le paysan, naturellement porté, par ses travaux, par son instruction rudimentaire, par la vie toute corporelle qu'il mène, à se matérialiser, à s'abêtir, elles sont le symbole spirituel qui lui rappelle la partie la plus importante de lui-mêmes, la satisfont, l'épurent et l'orientent. A nous, elles donnent d'excellents

conseils de vie, des leçons d'énergie passionnée et soumise, des avis traditionnels de sagesse intense, de pureté intelligente, elles nous insufflent le levain des âpres vertus et des renoncements sublimes. Discipline régulatrice, dépôt de toutes nos traditions magnifiques, ouverture sur l'au-delà mystérieux, satisfaction de nos tendances les plus confuses, *la croix du chemin,* contient, résume et incarne en elle est même tout cela.

Et voici que dans l'ombre qui se déploie, la croix canadienne se hausse à des hauteurs inconnues, elle étend ses bras immenses, son ombre protectrice sur toute la Nouvelle-France; le coq allègre et fier de son sommet plane très haut, baigné d'une grande clarté diffuse, et son chant d'éveil retentissant se répercute en échos sonores ; dans un grandissement, une splendeur d'apothéose, elle prend une valeur de symbole où d'emblème, et notre race tout entière est prosternée à ses pieds. Et je les vois arriver, se signer d'un geste grand et sûr, courbés par la force agissante de leur foi, nos découvreurs et nos guerriers, nos colons et nos martyrs; gouverneurs, politiques, historiens, poètes, ils viennent tous à pas lents, baissent très bas leur front et adorent. Mais quelles sont, là-bas, ces longues files de robes noi-

res que l'ombre cache à demi? Ce sont nos religieuses, la théorie de nos saintes et fortes femmes conduites par Jeane Mance et Marguerite Bourgeois; ce sont nos religieux, nos martyrs, notre clergé, ce sont les créateurs prodigieux et les forgerons puissants de notre histoire, de notre race, c'est un Laval, un Plessis. Sur cette plage nue quel est donc le capitaine qui élève le signe de la Rédemption? Je vois la forêt vibrante, les Indiens attentifs, l'équipage inclinée. Et ce beau guerrier transfiguré qui écrit des mots divins sur une croix de bois? Saluez, morts et vivants, c'est Cartier, c'est Montcalm, c'est le découvreur qui porte en son sein une foi intrépide, c'est le général vainqueur après Carillon. Et toutes les silhouettes se pressent, se confondent et s'entremêlent, et toute la foule des humbles, des oubliés, des obscurs, tous ceux qui, dans de basses conditions, remplirent pieusement leur devoir, tous les morts inconnus des champs de bataille, les héros des mêlées sanglantes, tous les pionniers tenaces de la civilisation et de la croix, ils sont tous là, à genoux, avec les puissants et les glorieux dans l'ombre immense de la *croix du chemin.*

LEO-PAUL DESROSIERS.

Séminaire de Joliette, novembre 1915.

La Croix vivante

J'ai passé ce dernier été dans un joli coin du Nord, loin du chemin de fer, loin de tout bruit. Avait-il trois cents habitants, ce village? C'est douteux, car je n'ai jamais vu remplie sa toute petite église, et, comme il y avait, chaque dimanche, deux messes seulement et que l'endroit était pieux, ma surprise serait grande si les statistiques de Sainte-Marie-des-Laurentides indiquaient plus que cela.

La raison d'être de ce village est une scierie installée au bord de la Rivière-du-Nord. Je me demande s'il y a au monde une rivière plus martyrisée que celle-là. Faite de toutes les eaux bleues des lacs du Nord: Lac Long, Lac Bédini, Lac Masson, elle avait tout ce qui met en joie les jolies rivières et chantait comme une bienheureuse sur son lit aux innombrables roches propres à cette région. Pauvre petite rivière! elle était trop gaie pour n'être pas assagie; aussi, à tous ses points de plus grande beauté l'a-t-on

endiguée. Comme une demoiselle bien sage, la Rivière-du-Nord travaille maintenant; elle actionne usines et moulins qui lui prennent toute son eau, et le soleil qu'elle a rapporté des lacs lointains s'engouffre dans des trous noirs et s'éteint sur maintes turbines. A Sainte-Marie seulement peut-elle jouir de sa jeunesse et de sa beauté, car, une fois son devoir accompli envers l'unique scierie de l'endroit, elle est libre jusqu'à Saint-Jérôme qui est beaucoup plus bas.

Tout l'été, j'ai partagé sa joie. Chaque soir, pendant que le soleil baissait, j'allais terminer ma journée par une prière au grand calvaire qui termine le "rang". Un joli chemin m'y conduisait, bordé à droite par une rangée d'érables, à gauche par mon amie la rivière. Je longeais toujours la berge pour voir se refléter dans l'eau les érables pâles et les sombres sapins d'abord, et finalement une grande croix entre deux ormes si parfaits que chacun d'eux semblait une gerbe dans un vase. Cette croix, on me l'apprit bientôt, a une attendrissante histoire.

Je n'étais jamais seule pour accomplir ce pélerinage quotidien; un vieux monsieur — médecin en retraite — le faisait aussi. Il remarqua dès les premiers jours l'étrangère que j'étais, la

salua respectueusement et finit par lui adresser quelques mots.

Certain soir où la beauté du paysage m'avait retenue plus longtemps que d'habitude, le vieux monsieur me rejoignit au retour. "Mademoiselle, me dit-il, vous auriez dû vivre ici soixante ans plus tôt; vous vous y seriez fait un ami pour échanger vos impressions sur notre belle nature. Les anciens de Sainte-Marie parlent encore de leur premier curé, jeune prêtre montréalais qui, par raison de santé, avait accepté cette paisible cure. On le voyait s'arrêter des heures entières pour contempler le bois de sapins que vous voyez derrière et où les érables mettaient au printemps des taches pâles, à l'automne de rouges fusées. Sa contemplation devenait une extase au bout de ce rang où se trouvait alors un arbre gigantesque que vous n'y voyez plus. C'était peut-être le plus beau spécimen d'érable que le Canada eut jamais possédé; son tronc immense semblait brandir jusqu'au ciel la masse de branches et de feuilles qu'il soutenait. Bref, Mademoiselle, il devait être remarquable cet arbre, puisque le petit rustre que j'étais à sept ans resta bouche bée devant lui, certain soir d'automne que, dans un crépuscule rose, il se dressait incandescent.

"Hé bien! vous ne le croiriez pas, cet arbre magnifique fut pendant près de trois ans une cause de dissension entre nos "habitants" et leur curé. Dissension, le terme est peut-être fort, étant donnée la grande foi des Canadiens, mais nous pouvons dire mésintelligence, c'est bien le mot. Voici toute l'affaire. Cet érable dont je vous parle était considéré par tout le village comme un arbre "maudit". A ses pieds on avait trouvé un matin d'hiver le cadavre raidi d'un vieux cultivateur; le pauvre homme avait-il eut là un étourdissement, et, par cette nuit d'hiver, gela-t-il avant de reprendre connaissance, nul ne l'a su. Ce triste évènement passé, on ne dit trop rien. Mais voilà que six mois après l'arrivée du curé, certain jour de grand vent, une branche énorme, une "ralle" comme on dit ici, tomba de cet arbre sur une femme et lui brisa les reins; le lendemain la femme mourait et la réputation de l'érable était faite: il était maudit. Comme cet arbre se trouvait sur un terrain appartenant à la Fabrique, une délégation villageoise, marguilliers en tête, se présenta quelques jours plus tard au presbytère. "Monsieur le Curé, on vient vous demander queut'chose: ça s'rait de faire j'ter par terre le

grot-âbe qu'est maudit; ça pas d'bon sens des malheurs de même, et vu qu'il est à ras nos terres, on a pas envie qu'y nous jette d'aut' sorts."

"Monsieur le Curé pâlit comme si on lui eût demandé de démolir son église. — "Mes bons amis, dit-il, je vais aller voir l'arbre dont vous vous plaignez; si l'accident de la semaine dernière est dû à son mauvais état, il sera abattu; mais si je vois que le vent seul est le coupable, notre érable restera où il est. Ne savez-vous pas, chers amis, qu'il est dit quelque part : "L'homme qui a planté un arbre dans sa vie n'a pas vécu en vain." Et vous vous imagineriez que par simple superstition j'irais enlever de notre village un arbre séculaire qui en fait la beauté. Je ne crois pas que le Bon Dieu ait donné plus belle chose à aucun endroit. Mais cependant, rassurez-vous; et croyez-moi assez soucieux de vos existences pour être sûrs que l'érable sera supprimé s'il y a lieu."

"A la demande de Monsieur le Curé, un expert examina l'arbre maudit. L'abattre eût été un crime, car il était dans toute sa splendeur; le tronçon de la branche arrachée par le vent ruisselait de sève et il n'y avait pas en tout l'érable une branche qui ne portât son bouquet de feuil-

les. La délégation en fut pour ses frais, mais de ce jour régna un certain froid entre le curé et ses paroissiens. Il n'en manqua pas à murmurer, les soirs de tempête : "S'il pouvait "canter" son grot'âbe!"

"Il ne "canta" pas. Deux ans s'écoulèrent, ajoutant à sa beauté. Mais un matin de printemps que le curé revenait de porter la communion à quelque malade, il vit dans le village une animation inaccoutumée, dont il sut bientôt la cause : au haut du rang, on avait trouvé, le matin même, un cheminot pendu, et pendu où?... à l'arbre maudit lui disait-on avec une satisfaction maligne dans les yeux. Monsieur le Curé se rendit immédiatement au bout du rang. De très loin, il aperçut, lugubres choses, un corps lentement balancé, de grandes corneilles noires qui traversaient le ciel bleu et entouraient l'érable de leur vol funèbre. Prêtre ami des pauvres, le curé pleura sur le malheureux. Autour de lui, il sentait cependant, moins que l'excitation coutumière à de tels événements, une sourde hostilité qu'il devinait dirigée contre sa personne, et le pauvre homme comprit que l'érable qu'il aimait était condamné. A l'heure même sa résolution fut prise.

Prêtre, ami des pauvres, le curé pleura sur le malheureux. (p. 58)

"Deux jours après l'enquête voulue en une telle circonstance, après qu'eût été enterré le cheminot suicidé, un bruit courut dans le village : "Bizoune" Trudel, l'homme de peine du presbytère, commençait à abattre l'arbre maudit. Grimpé dans l'érable, il en sciait les branches que les pauvres de Sainte-Marie furent invités à recueillir toutes, moins une, la plus grosse, réservée à Monsieur le Curé. Il ne resta bientôt plus du pauvre érable qu'un grand mât qui se dressait encore à l'entrée du rang, la grosse "ralle" toujours à ses pieds. Mais quelle ne fut pas la surprise des habitants de Sainte-Marie lorsque Bizoune, au lieu de scier l'arbre en trois ou quatre endroits, tel que l'on fait toujours, se mit à en enlever soigneusement l'écorce, puis à équarrir le tronc encore debout, à dépouiller ensuite la grosse "ralle" de sa "croûte" comme on dit ici, l'équarrir à son tour, tout cela sans dire un mot, ne répondant que par un sourire narquois à toutes les questions. Les commentaires allaient leur train. Il était dit que le grot'âbe ferait parler de lui jusqu'au bout.

Tout ceci se passait à la fin du Carême. Au matin du Vendredi-Saint, le soleil qui lentement montait sur les terres, entoura de sa lumière

étonnée une chose qu'il n'avait encore vue chez nous : un immense calvaire au haut du rang. Le secret de Bizoune Trudel était dévoilé : Monsieur le Curé lui avait ordonné de transformer l'érable maudit en un arbre béni : l'arbre de la croix.

La première stupéfaction passée,il se produisit en Sainte-Marie-des-Laurentides une douce chose : la réconciliation des paroissiens avec leur curé. Vous vous imaginez, Mademoiselle, la joie de ces braves gens à voir qu'ils avaient chez eux cette chose unique au monde : une croix vivante."

—"Une croix vivante ?

—"Mais oui, Mademoiselle. N'avez-vous pas remarqué que notre calvaire tient au sol par les racines de l'érable dont il est né ? A ses pieds vous verrez mille pousses qui, le printemps et l'automne, font un bouquet rouge dont il semble jaillir !"

J'avais mal vu cette merveille. Il me fallut, à l'instant même, retourner au bout du rang. Et de tous mes yeux je regardai ce grand calvaire dont la rusticité m'avait déjà plu ; je voulus toucher de mes mains les racines énormes qui le fixent au sol, et des larmes me coulèrent sur les joues.

—"Vous pensez, je suis sûr, Mademoiselle, au curé doux et bon qui eût cette touchante idée. Il fut adoré ici après qu'on l'eût enfin compris. Jusqu'à sa mort, nos "habitants" vinrent avec lui, chaque soir, prier au pied de leur calvaire; les jeunes gens s'y fiançaient, et, aux jours des semailles, maints cultivateurs demandent encore à la croix d'étendre son ombre bénie jusqu'à leurs terres, pour les protéger des soleils trop cuisants qui "échaudent" les légumes.

Le crépuscule venait. Jusqu'à la nuit, je restai penchée sur la jolie rivière pour voir la "croix vivante" qui, dans la paix du soir s'y mirait entre les ormes géants.

GERMAINE CORDON.

Montréal, novembre 1915.

Les Remois

Dans un minuscule village du nord de la province de Québec, aux petites maisons éparpillées comme une poignée de cailloux blancs dans l'océan bleu des Laurentides, vivaient, l'année dernière encore, les Remois, une famille composée du père, de la mère et d'une fille. Comme ils étaient très pauvres, dès leur arrivée en cet endroit, on les avait laissés prendre gîte et s'établir dans la vieille maison de la "Croix du chemin" comme on l'appelait, une cabane plutôt qu'une maisonnette, qui, creusée sous une énorme butte de roc et de terre, servait de piédestal à une large croix : "la Croix du chemin."

Dès le surlendemain de son arrivée, le père Remois se mit à faire la pêche dans le grand lac qui s'étendait au pied du village et, comme le poisson donnait bien, on le vit bientôt expédier ses produits par le train qui passait quotidiennement, aux marchands de la grande ville voisine. De plus il fit la chasse dans les montagnes,

le long des lacs, partout, rapportant des perdrix, des canards sauvages, des lièvres, un chevreuil quelquefois, gibiers qu'il vendait aux villégiaturistes, l'été, aux paysans, l'hiver. Personne dans le village ne s'en formalisait ni ne s'inquiétait de savoir si le père Remois avait ou n'avait pas le droit de pêcher dans le lac et de chasser dans la montagne. Mais un jour le vieux braconnier apprit qu'un nouveau garde-chasse et garde-pêche venait d'arriver et de s'établir près de là. Un moment la nouvelle l'ennuya, troubla sa belle quiétude, mais cela ne l'empêcha cependant pas de se rendre à sa besogne ordinaire quand le temps en fut arrivé.

—"Baste!" dit-il à sa femme, "c't'homme-là n'aura pas l'cœur de m'ôter l'pain d'la bouche"...

Mais le lendemain il vit arriver chez lui un étranger qui, brutalement, lui signifia d'avoir à ne plus pêcher dans le lac et de ne plus chasser, sous peine d'amende ou d'emprisonnement. Bourru, il expliqua que des amateurs de la ville de Montréal venaient d'acquérir les droits exclusifs de pêche et de chasse pour la région, et que lui, leur employé, il était bien décidé à les faire respecter.

—Je n'vous empêcherai pas d'pêcher et d'chasser pour vos besoins personnels, ajouta-t-il, cependant, "mais c'est tout. Tenez-vous-le pour dit".

Atterré, le vieux Remois songeait: "Qu'est-ce que cela veut dire?"

—"Ah! mon Dieu! gémit la mère. Que va-t-on devenir après ça!"

—"Il y a d'autres lacs: allez vous établir ailleurs", reprit le garde.

—"Mais c'est impossible! s'écria le vieux à son tour. J'peux pas m'en aller d'ici, moi! Qu'voulez-vous que j'fasse ailleurs? Tous les lacs sont loués dans la région... Et puis, c't'ici qu'jai mon lopin d'terre, ma maison, et j'aime encore mieux mourir de faim dans mon coin que d'm'en aller..."

—"Arrangez-vous, reprit le garde. Partez, restez, ça m'est égal. Mais gare aux contraventions, par exemple! Si je vous prends une seule fois à faire la pêche aux grandes lignes ou aux filets; si je vous entends tirer des coups de fusil sur le lac ou dans les montagnes, je vous dresse procès-verbal et vous fait mettre en prison. Salut!"

Il allait s'éloigner quand le père Remois l'ar-

rêta. Humblement il lui parla, le supplia, plaida sa cause; puis, voyant que toutes ses prières étaient inutiles et tous ses efforts vains, il s'emporta soudain d'une colère pitoyable et grotesque qui fit rire son bourreau. Exaspéré alors, le vieux jura, cria, leva son lourd bâton, mais le garde le repoussa du geste, et partit en ricanant. Remois, du seuil de la porte qu'il obstruait tout entière, le suivit longuement de ses cris et de ses malédictions.

—"Je pêcherai! criait-il. Je pêcherai encore et tant qu'il me plaira! Et je recevrai le premier qui viendra m'en empêcher de manière à lui faire passer l'envie d'y revenir! Lâche! sans cœur! Bandit!"

Rentré dans la maison, il réitéra ses menaces, puis, ostensiblement, se mit à réparer ses filets et ses lignes. Sa femme, pour le coup, s'affola tout à fait et voulut lui faire entendre raison, le résigner à son sort, mais ce fut en vain, et il répéta, entêté:

—"Ces richards-là n'ont pas l'droit d'me faire mourir de faim, moi et ma famille. Personne n'a c'droit-là, que l'bon Dieu, et l'bon Dieu est pour nous. J'pêcherai!"

—"Mais on te tuera!" gémit la mère.

—"On n'en a pas le droit, reprit le vieux, puéril. Et puis, ils n'oseront pas..."

—"L'père a raison, dit soudain leur fille, Louise, en sortant de l'ombre où elle se tenait. Le lac est à nous comme la montagne, comme le bois sont à nous, et personne, comme dit père, n'a l'droit d'nous en priver. Va, père, et n'crains rien."

Le père Remois, surpris, regarda fixement sa fille un moment, puis il sourit avec satisfaction.

—"A la bonne heure! dit-il. En voilà une au moins qui n'est pas une femmelette."

Louise Remois était une grande et robuste fille, aux traits un peu gros peut-être, un peu vulgaires, mais que corrigeaient heureusement des yeux magnifiques, des dents superbes et une bouche au dessin ferme et pur. Tout en elle respirait l'énergie, le courage, et le père, tout à coup, s'en rendit compte, comprit qu'il trouverait en elle une alliée, sur qui il ferait bien de s'appuyer. Il en fut tout réconforté. Ce fut avec plus de calme qu'il continua ses préparatifs, et c'est presque joyeusement qu'il alla ce soir-là jeter ses filets dans le lac. Il n'y fut pas inquiété et, quand il rentra, au petit jour, la barque lourdement chargée du produit de sa pêche,

il aperçut avec satisfaction sa fille qui l'attendait au petit débarcadère, près de la maison.

—"Rien d'nouveau?" questionna-t-elle.

—"Rien, répondit le père. Je l'ai bien joué le garde! Viens m'aider maintenant."

Tout de suite ils s'occupèrent du poisson, l'empaquetant dans des boîtes garnies d'herbes et de glace concassée, puis, la besogne terminée, le père, brusquement, demanda:

—"Qui va conduire ce poisson à la station à c't'heure et l'envoyer aux marchands? Si j'y vas, moi, on se doutera de quelque chose quand je passerai au village et l'on pourrait ben m'arrêter..."

—"J'irai moi, répondit Louise, avec calme.

—"Ah! bon!" fit le père. Et encore une fois un éclair d'orgueil et de joie traversa son regard. Ils chargèrent les boîtes sur la charrette, les dissimulèrent sous des bottes de pailles, attelèrent le vieux cheval, puis la jeune fille se mit en route, suivie des yeux par le père et la mère, l'un, fier et gaillard, l'autre inquiète et pleine d'angoisse.

—"Allons! dit le vieux pêcheur, n'aie pas peur, la mère! J'me fous des m'sieux d'la ville avec une fille comme celle-là."

Une heure plus tard Louise était de retour

Personne ne l'avait remarquée, et le chef de gare, à qui elle avait tout conté, lui avait promis de passer "quand même" ses produits dans le train.

—"Il faut que chacun vive", avait-il dit.

A cette nouvelle le père rayonna et la mère, voyant avec quelle facilité tout s'était passé, reprenait lentement courage.

Pendant plusieurs nuits, le jeu continua: le père Remois tendant ses filets et ses lignes sans trop se cacher, et sa fille allant à la gare expédier les poissons capturés. Mais une nuit, alors que Louise attendait son père sur le quai comme à l'ordinaire, elle entendit un coup de feu claquer sourdement dans le brouillard.

—"Quelques chasseurs de canards sauvages", se dit la jeune fille.

Mais une inquiétude profonde la saisit au bout de quelques minutes d'attente.

—"S'il était arrivé malheur au père"! se dit-elle.

Brusquement elle rentra, s'assura que sa mère dormait, prit un fusil, le chargea de ses deux coups, puis, revenant au quai, sauta dans un canot et s'éloigna rapidement dans la nuit finissante. Mais elle n'alla pas loin. Elle entendit bientôt un faible appel et, vivement, elle poussa

son embarcation vers un objet indécis qui semblait flotter dans la brume, et qu'elle devina être la barque de son père.

—"J'suis blessé, dit le vieux pêcheur, dès que Louise fut à ses côtés. L'garde m'a tiré un coup d'fusil... Emmène-moi... J'ai mal, ben mal."

Le père Remois, en effet, semblait gravement atteint. Il gisait au fond de la barque, et la jeune fille, saisie tout d'abord, se prit à pleurer. Mais ce ne fut qu'un éclair. Brusquement elle se raidit, sécha ses pleurs d'une main dure et, attachant le canot qu'elle guidait, à la barque de son père, elle prit les rames et rentra rapidement à la maison. La mère inquiète les attendait au petit quai. Voyant son mari blessé elle allait se lamenter bruyamment quand le vieux pêcheur lui dit avec autorité:

—"Allons, allons! ce n'est rien, la mère... L'garde m'a mis du plomb dans l'aile, mais j'aurai mon tour, tu sais, j'aurai mon tour!... Aide-moi à rentrer, maintenant."

Dans la maison, et tandis que les deux femmes s'empressaient autour de lui, il raconta son aventure.

—"Il était à peu près quatre heures, dit-il, et déjà j'avais rentré mes lignes, recouvert mes

poissons de mes toiles, quand une voix m'arriva du bord: "—Ah! ah! c'est encore vous, père Remois, n'est-ce pas? Vous faites toujours du braconnage? Hein? Répondez!" Comme vous l'pensez bien, j'ne répondis pas et, penché sur l'bord d'ma barque, j'me dissimulais autant qu'possible. La voix r'prit alors avec colère : —"Répondez! répondez ou j'vous tire un coup d'fusil!" J'eus peur, et, sautant sur mes rames, j'voulus m'éloigner quand, juste à c'moment-là, j'vis l'éclair du coup de feu dans l'brouillard et j'tombai au fond d'la barque. J'croyais qu'le garde viendrait se rendre compte du résultat d'son coup, mais comme j'n'avais pas crié, il crut m'avoir manqué sans doute, et il ne vint pas. C't'alors qu'Louise est arrivée... Ah! le lâche! le bandit! Mais j'aurai mon tour! Vous verrez, j'aurai mon tour! Sitôt que j's'rai guéri j'me r'mettrai à la pêche et, quand j'irai à mes lignes, moi aussi j'aurai mon fusil."

Mais le père Remois ne devait plus se relever, aller à la pêche, faire du braconnage. Il resta impotent, et ce fut Louise qui, dès ce jour, alla jeter les filets, tendre les lignes et faire le coup de feu dans les bois. Toutefois le garde était maintenant sur le qui-vive et veillait. Une nuit,

le père et la mère s'éveillèrent en sursaut dans leur lit. Un appel venait de s'élever au loin et, quelques instants plus tard, ils entendirent quelqu'un venir vers la maison dans une course ardente et folle. Puis, rudement la porte s'ébranla.

—"Ouvrez"! dit la voix de Louise, haletante, le garde est à ma poursuite... Vite!"

Plus morte que vive la mère Remois alla ouvrir et Louise entra, échevelée, la robe en lambeaux, mais la figure animée, et les yeux pleins d'éclairs.

—"Il n'faut pas qu'il me trouve ici, dit-elle. Je vais aller me cacher là-haut, derrière la Croix du chemin. Là, il ne m'trouvera pas."

—"Va", dit le père. Et fébrile, il se rassit dans son lit, une colère grandissante lui empourprant le visage. Des pas précipités s'entendaient déjà au dehors. Louise disparut. Tout de suite le garde entra et se mit à chercher la jeune fille. Ne la trouvant pas, il entra dans une grande colère, et, tout-à-coup, revenant au lit où le père Remois grondait sourdement, il cria brandissant son fusil :

—"Vous savez, le vieux! Si je prends encore votre fille en contravention, je lui f... un coup

...et l'homme alla rouler au pied de la grande croix... (p. 73)

d'fusil... Et vous savez, hein, l'père, que j'ne badine pas...?"

Le père Remois haussa les épaules, mais ne dit rien. A quoi bon! Alors l'autre s'en alla, jurant et tempêtant.

Restés seuls, les deux époux Remois attendirent quelques minutes, puis la mère allait ouvrir avec précaution la porte de la hutte et appeler sa fille, quand tout à coup, un cri terrible retentit, là tout près. Affolée, elle revint à son mari, mais lui aussi avait entendu et, brusquement, se raidissant par un effort suprême, il se leva, décrocha son fusil, s'assura qu'il était chargé, puis, farouche, titubant et grandi, il s'élança dehors. Péniblement il gravit la butte et regarda. Tout d'abord il ne vit rien, mais soudain il aperçut sa fille qui fuyait vers le bois, poursuivie par le garde exaspéré et brandissant son fusil. Le père Remois cria et l'homme, brusquement, s'arrêta. Alors le vieux pêcheur leva rapidement son arme et, sans prendre la peine d'ajuster, tira. Le garde fit un bond, puis la première surprise passée, s'enfuit à toutes jambes dans la direction de la croix du chemin. Il n'avait pas été touché. Mais il n'alla pas loin. De nouveau le père Remois fit feu et l'homme alla rouler au

pied de la grande croix qu'il enlaça étroitement.

—"Ne tirez plus! ne tirez plus!" hurla-t-il avec épouvante. Louise qui s'était rapprochée, rigide et pâle, regardait et semblait jouir de la peur abjecte du garde.

—"Pitié! pitié! criait toujours ce dernier. "Pitié! j'ai eu tort, j'ai été injuste!... Pardonnez-moi!"

Mais le vieux pêcheur n'entendait rien dans sa fureur étrange. Hâtivement il rechargeait son fusil.

—"Encore manqué, hein? ricanait-il. Eh ! ben, attends un peu!..."

Livide et à demi mort de frayeur, le garde se collait à la croix et geignait : "Pitié! pitié!" Brusquement Louise s'avança et, montrant à son père la croix du chemin que le soleil du matin enveloppait d'une magnifique et subite splendeur elle dit doucement, simplement :

"Tu vois bien que l'bon Dieu n'veut pas qu'on le tue, père... Regarde! la croix du chemin le protège..."

Et le père, ébloui par la radieuse lumière qui semblait, en effet, rayonner de la croix, abaissa son arme et reprit lentement, soutenu par Louise, le chemin de la hutte où la vieille mère se consumait d'angoisse.

Quelques jours plus tard, le père Remois recevait l'autorisation écrite, du club de chasse et de pêche, de reprendre sa besogne habituelle. Et ni sa fille ni lui ne revirent jamais le garde.

ANTONIN-E. PROULX.

Ottawa, novembre 1915.

Vous qui pleurez

La route est cahoteuse parce que, depuis des années, elle est battue par les lourdes charrettes des colons qui y transportent les choses nécessaires à leur première culture ; mais c'est une bonne "route de colonisation" qui, tout de son long, offre les aspects les plus divers de la nature laurentienne. Ici, elle nous laisse contempler un grand champ de chaume à l'horizon duquel se profile une colline mi-jaune, mi-verte ; là, c'est une longue bande qui se déroule en guérets. Puis, nous traversons un terrain aride, rocailleux et inculte ; il ne pousse, le long du chemin, que quelques herbes folles dans des interstices de rochers couronnés d'arbustes rachitiques... Nos vastes terrains agricoles dispensent ces "friques" de tout labeur de culture ; la bonne terre qui abonde chez nous fait dédaigner la mauvaise et l'ingrate. Plus loin, l'incendie a laissé des traces désolantes : ce sont des ruines de troncs calcinés, des géants charbonneux renversés les

uns sur les autres comme des cadavres sur un champ de bataille. Mais il reste encore dans ces décombres une grandiose idée de la vieille forêt. Au reste, on peut la voir là la forêt; on en voit, du moins un coin sur la pente d'un ravin. Elle est inexploitée, silencieuse, sauvage, sans maison de garde, ni cabane de colon, donnant en plénitude son impression de repos, de grandeur et d'indépendance.

Mais voilà que la route semble comme se "civiliser" et ses aspects changent aussitôt; ils deviennent plus jolis: ce sont maintenant des prairies grasses où paissent nos chairs de demain, des landes barriolées de fleurs sauvages: marguerites, carottes-à-Moreau, vergerettes, moutarde, etc.; des choses de ferme entrevues à travers un bosquet: grâce d'un frais visage, fileuse au rouet sur un seuil, laveuse à jupon court sous un appentis, étonnement admirable d'un marmot qui regarde passer la "voiture" avec de grands yeux mouillés encore d'un récent chagrin...

Tiens, l'on aperçoit, là-bas, par dessus des cîmes d'arbres, la pointe effilée d'un clocher, sentinelle de la paix, témoin muet et si vigilant de la vie paysanne. On arrive au village; encore un mille... Un paysan passe et enlève son cha-

peau: vous méritez, sans doute, son salut, mais ce n'est pas à vous qu'il s'adresse. Au côté de la route, une grande croix noire se dresse vers le ciel. C'est le Christ que salue ce colon.

Dans notre catholique province, les croix, les grandes croix en bois, en plâtre ou en pierre, plantées, partout, dans les campagnes, le long des routes, aux bords des lacs et des rivières, sur les collines ou dans les champs, les croix restent debout au milieu de leurs enclos de palissades; elles sont toujours aimées, toujours saluées, toujours pieusement entretenues... Elles étendent leurs bras sous l'ombre savoureuse des arbres ou dans le frémissement des champs rayonnants des chaleurs de l'été; en hiver, elles prient dans le calme des plaines immaculées ou implorent sous la "poudrerie" aveuglante de la tourmente qui passe... Toujours elles restent debout au-dessus des misérables discussions humaines, au-dessus des haines et des amours, au-dessus des blasphèmes et des querelles des hommes; elles étendent leurs bras vétustes, parlant toujours le même langage divinement miséricordieux.

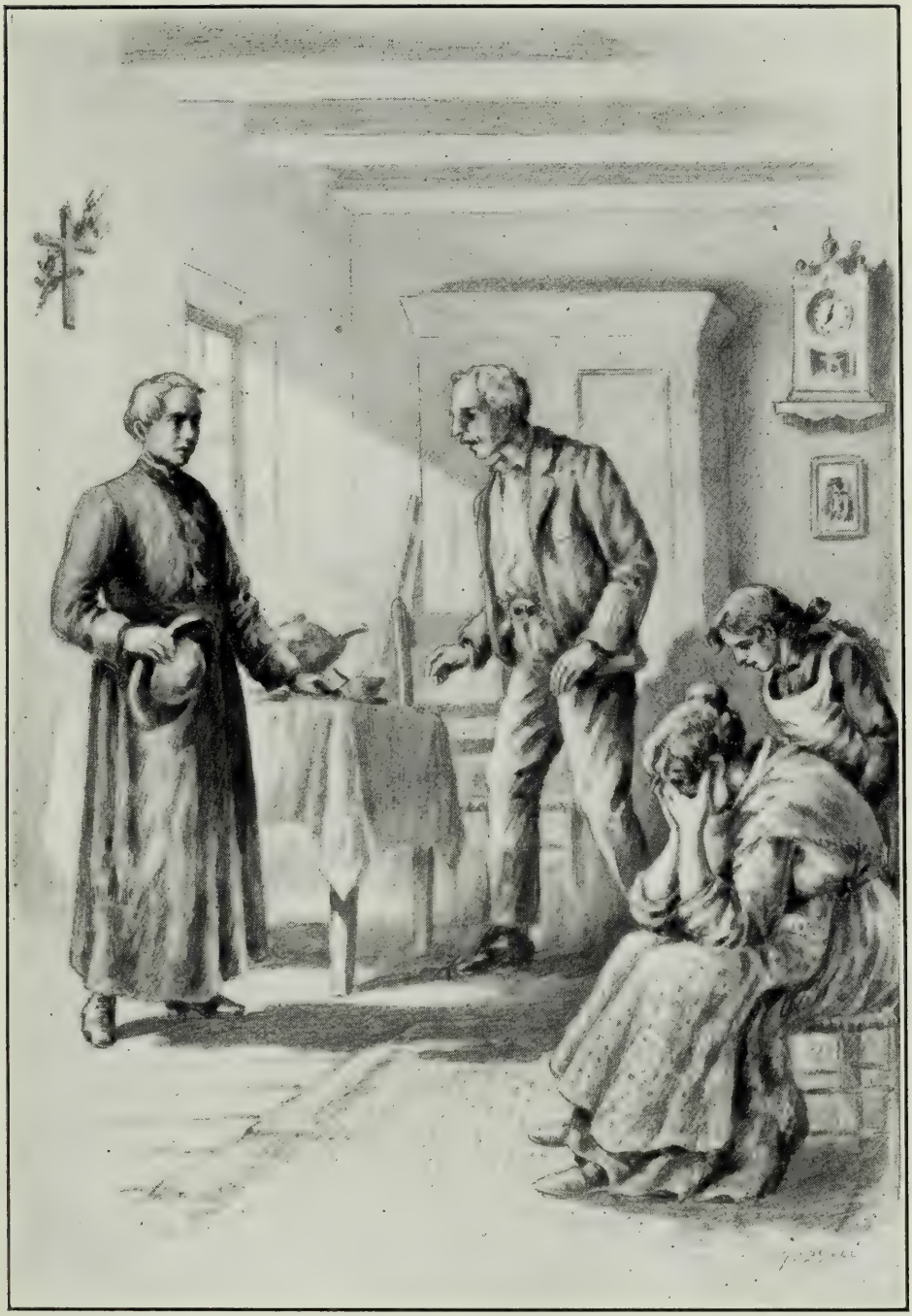
Ces croix des routes ont des significations; elles rappellent des événements que les gens connaissent, auxquels ils pensent quand ils pas-

sent et elles attachent ces derniers à leurs domaines qu'elles gardent et qu'elles protègent.

* * *

Mais l'automne a jauni la terre. Sous le gazon des prairies tondu par les vaches et les moutons, la terre, imprégnée des pluies récentes, enfonce sous les pieds avec un bruit d'eau. Les arbustes à fruits des jardins ne semblent plus que des fagots de branches qu'on a posés là, debout, sur le vert pâle de l'herbage. Tout est à l'abandon dans les pauvres jardins au sol jonché de fruits et de légumes gâtés, ratatinés par le froid et l'humidité. Autour des étables, des vaches courent quelques taches d'herbe vaseuse, au milieu de flaques d'eau, et meuglent par moments vers la maison; les poules mettent un mouvement coloré sur les fumiers et grattent, remuent et caquettent tandis qu'un vieux coq qui cherche des vers pour elles, les appellent d'un gloussement vif quand il en a trouvés... Toute la journée, le fermier a fumé ses terres et sa femme a mis en bottes des herbes et des légumes secs.

Puis, le soir s'est appesanti sur la campagne; les fermes et leurs habitants sont entrés dans la



....le prêtre fit signe qu'en effet c'était fini... (p. 82)

paix des journées finissantes... Là-haut, dans le ciel, passent et repassent des troupes d'oiseaux qui s'en vont vers des climats plus cléments; à chaque coup de leur vol, ils lancent, en signe d'adieu, leurs cris, comme une fusée...

Un clou d'or vient de se piquer au ciel.

Au pied du calvaire d'une route bas-laurentienne, à mi-chemin entre le village et le "trécaré" d'une paroisse québécoise, deux femmes sont, ce soir, prosternées, abimées dans une douleur sans nom, secouées de convulsifs sanglots ; leurs joues sont ruisselantes des larmes qu'elles laissent tomber, chaudes, abondantes, à croire qu'elles couleront toujours...

Ce sont la mère et la fille...

Voilà un an, le fils, tout l'espoir de la ferme, s'était enrôlé dans un régiment canadien, et il était parti à la guerre. Les nouvelles du cher absent furent rares; l'anxiété était grande parmi ceux qui étaient restés. Et, tout à l'heure, pendant que l'on se préparait, dans la grande cuisine de la ferme, à prendre le repas d'après la journée, on avait vu entrer le curé, l'air soucieux; et aussitôt, on avait compris.

"C'est fini?... interrogèrent les deux femmes.

Le père, lui, ne parla pas. Et le prêtre fit signe qu'en effet, c'était fini. Il jeta sur la table un télégramme qu'il avait reçu, dans la journée, du Ministère de la Guerre et qui disait:

"Le soldat X... tué, dans les Flandres, d'une balle allemande."

C'était tout.

Le ministre de Dieu est parti sur la route boueuse et sa grande ombre noire se détache, pendant quelques instants, sur la terre grise; puis elle a disparu.

Mais une autre ombre se profile en travers du chemin. C'est celle du calvaire que l'on a érigé là, sur le sol bosselé d'un coin de prairie, dans les premières années de la colonisation du rang pour implorer la miséricorde de Dieu pendant une saison où la récolte avait complètement manqué... Les deux grands bras de la croix consolatrice appellent ceux qui pleurent : "Vous qui pleurez, venez à Lui, car il console"...

Et la mère et la sœur du petit soldat tombé là-bas sont venues.

Le père est resté dans la grande cuisine pleine d'obscurité. Il n'a pas dit un mot depuis l'affreuse nouvelle et il pleure silencieusement de ces larmes de vieillard qui font mal et qui sont comme la sève de la vie qui s'en va.

Maintenant la nuit a noyé toutes choses dans ses ombres comme pour ne plus laisser trace de vie qu'au profond mystère de deux pauvres âmes endolories... La lune se lève et sa grande face jaune semble regarder par-dessus les monts si la nuit est bien tout à fait venue et si les gens dorment; aussitôt l'ombre de la croix s'est allongée; elle a traversé la route et s'est étendue sur toute la longueur d'un grand champ de chaume; elle s'amincissait à mesure que la lune montait au zénith. L'air avait fraîchi. Un chien jappa tout au bout du rang et un autre lui répondit d'une ferme voisine; une voix d'enfant glapit et, tout près, une vache meugla à la lisière du bois... Un coup de brise balaya subitement la terre; les feuilles mortes crissèrent, tournoyèrent, un instant, puis coururent se ramasser en andains dans la protection des clôtures...

Et, aux pieds du grand Christ de la route, les deux femmes sont toujours prosternées. Mais, subitement, un rayon de la grande paix qui descend du ciel sur la terre a pénétré en leur âme endeuillée et a apaisé leurs sanglots. La croix brille sous la clarté lunaire et ses grands bras implorent le ciel resté bleu malgré l'obscurité. Ensemble la vieille femme et la jeune fille lèvent

vers la croix où leur Christ fut pendu leurs yeux encore brillants des dernières larmes restées sous les cils et qui n'avaient pas eu la force de tomber.

"O femmes, crurent-elles entendre soudain, fut-il jamais une douleur semblable à celle de ma mère qui pleura, elle aussi, au pied de mon gibet, le soir triste de ma mort infâme!..."

La croix du chemin avait consolé.

* * *

Là-bas, sous la terre bouleversée des Flandres brumeuses, le petit soldat québécois, tombé un matin de bataille, frappé d'une balle allemande, dormait content dans sa gloire de jeune héros et d'enfant chrétien.

DAMASE POTVIN.

Québec, novembre 1915.

Marché rompu

C'est maintenant une affaire réglée: sept-mille-cinq-cents piastres, deux mille comptant, le reste par paiements sans intérêt; on garde la récolte de l'année, et on part dans quinze jours, après les battages, pour aller vivre à Montréal. Le père et deux grands garçons vont travailler, les jeunes iront aux grandes écoles, et l'on pourra vivre sans toucher à l'argent de la terre.

A vrai dire, l'affaire n'avait pas été si simple: il y a eu des hésitations trop longues, qui ont fait manquer de belles occasions, il y a eu des scrupules de tendresse, à la pensée de fuir cette terre dont chaque motte a bu du travail des ancêtres, il y a eu des larmes de la mère, qui ne pouvait se faire à l'idée de ne plus tailler ses plates-bandes, de vendre le banc d'église, de ne plus fleurir le petit carré du cimetière, et de clouer les planches lugubres dans les fenêtres dépouillées, sur les portes de devant et de derrière, fermées aux visites de l'amitié campagnarde, mortes à l'âme de la terre et à la vie familiale.

Maison condamnée! maison de mort, maison hantée, tache dans la paroisse, épouvantail des enfants et des chevaux. La mère a versé bien des larmes, elle en a refoulé bien plus encore. Le moindre mot d'enfant lui allait au cœur : "Maman, est-ce qu'on aura ceci, en ville? Est-ce qu'on va apporter cela?"

Le père répondait: "Mais non! on en achètera de bien plus beau!"

Et la mère: "Mais oui! on l'apportera, ce sera un souvenir des temps passés"... Aujourd'hui, c'était la vieille croix du chemin qui avait provoqué l'embarras, la croix grise qu'on apercevait de la table, douloureusement penchée vers la maison, comme pour venir la défendre.

—"Maman, dit un des tout petits, est-ce qu'on l'a vendue aussi, la croix? Qui est-ce qui la rebâtira si elle tombe? Va-t-il falloir l'abattre?"

Aux questions ordinaires on trouvait toujours quelque chose pour sortir; cette fois, un malaise très lourd avait seul répondu.

* * *

Que lui avait donc fait la terre, à ce grand Magloire Durand, pour qu'il vendît d'une même

Il s'était assis là, les jambes dans le fossé... (p. 89)

signature le passé et l'avenir, l'histoire et l'héritage de sa lignée? Le roi d'un empire ou d'une terre peut-il vendre à son gré, à la légère, son royaume et la liberté de ses enfants?

"Que voulez-vous? raisonnait Magloire; j'ai toujours eu de la misère: il fait trop chaud l'été, trop froid l'hiver; on travaille, travaille, travaille, on ne se repose jamais. En ville, du moins, on a ses heures, on donne un coup, de sept heures à six, puis c'est fini, on se change, on a sa veillée, des amusements, des distractions, on est aussi considéré que son bourgeois. On est habillé à la mode, on revient voir, l'été, en villégiature, les parents restés au pays, qui sont tout fiers de nous voiturer. Oui, j'ai eu bien trop de misère, mes gars vivront mieux que moi. Je n'ai pas demandé au père, moi, d'hériter de sa terre, je n'imposerai pas de chaînes à mon plus vieux, qui semble déjà tout prêt à se charger de la succession, comme si l'on ne pouvait vivre que sur une terre..."

Et voilà: on s'en irait en ville après les battages. Le contrat n'était pas signé, mais ce n'était qu'affaire d'aller chercher le notaire, et en se levant de table, le fermier, pour couper court aux gênes et au recul, avertit brusquement sa

femme que les papiers se passeraient le lendemain: le gros de l'ouvrage serait fini et les chevaux seraient libres. Puis sautant dans une des fourragères, il avait *serré* de l'avoine tout l'après-midi, arrêtant à peine pour boire une gorgée d'eau.

Au soir tombant, dans un de ces couchers de soleil de septembre qui semblent remercier la terre d'avoir produit les moissons, Magloire suivait à pas lents, dans le chaume, les derniers *voyages* de gerbes, ceux qu'on ne décharge que le lendemain. Les récoltes achevaient: on avait engrangé la "pièce de la Croix", qui donnait toujours le meilleur rendement; encore un petit clos de pois semés en retard, puis le sarrasin, et c'était fini, on ne ferait plus jamais de moissons... Non, on n'en ferait plus; c'était vrai, puisqu'on n'avait plus de terre, mais alors?... Alors? oui, eh bien! la récolte serait autre chose; on recevrait de l'argent, le samedi, en toute saison, été, hiver, toujours la même chose, gagnée toujours de même façon. On saurait du moins à quoi s'en tenir: pas de sécheresse à craindre, pas d'orages, pas de sauterelles...

Tout de même, les récoltes, les foins, le grain qui ruisselle d'or dans les carrés, les légumes, les

pommes, les jardinages qu'on se lève de table pour aller chercher tout vivants, le blé-d'Inde qui réunit les *épluchettes,* les petites fèves qu'on écosse en famille, le lait chaud et crémeux des bonnes vaches, le bois d'hiver qu'on empile à petites journées, le sucre que le soleil du printemps fait suer aux érables... Est-ce qu'une récolte de poignée d'argent renferme tout cela?... Et toi, bonne vieille croix, dont les tout petits prennent la défense, faudra-t-il aussi te laisser? Tu ne viendras pas en ville, c'est clair!...

* * *

Magloire Durand avait quitté le chaume tout rebondissant de grillons pour le grand chemin de poussière, à la suite des charges de gerbes piquées de fourches et d'enfants blottis. Il avait tiré la barrière, puis longé le fossé jusqu'à la clôture de la croix pour prendre la cruche d'eau qu'on y avait cachée dans un nid d'ombre formé de remblai, d'un pieu et d'une touffe de framboisiers. Il s'était assis là, les jambes dans le fossé, pour rester seul avec sa pensée.

—"Non, elle ne viendra pas en ville, la croix, elle est trop vieille! D'ailleurs, des croix, ça ne s'emporte pas, et puis, ce n'est pas porté, en ville! Il n'y en a pas, là-bas, au détour des rou-

tes, aux angles des rues ; ce sont des théâtres, des hôtels, qu'on aperçoit, jamais des croix! Ici, il faisait bon la voir de loin, la saluer, la prendre comme terme de comparaison : "Loin comme d'ici à la croix." "Ils arrivent à la croix."

"Quand les enfants prenaient des courses, les petits s'élançaient à qui arriverait le premier à la croix ; les grands devaient aller et revenir, mais il fallait toujours toucher à la clôture de la croix. En ville, quand les enfants de mes enfants voudront jouer, jusqu'où devront-ils courir ? Jusqu'où aller puis revenir ?...

"Bah ! après tout, ils feront comme les autres qui n'en ont jamais vu ; ils iront à l'église, à l'école des Frères, ils en verront des croix, là ; nous n'aurons qu'à nous taire sur celle-ci. Oui, nous taire, mais n'est-ce pas un peu lâche ? Et puis, si les petits mettent encore cela d'eux-mêmes sur le tapis ? Notre croix est-elle simplement une croix d'école ou de chambre à coucher ? N'est-ce pas toute une histoire, toute une famille, toute une tradition canadienne qui vit dans cette croix, qui lui donne une âme ? N'est-elle pas elle-même une âme, celle de la terre qui jaillit pour se perdre dans le ciel ? Depuis plus de cent ans, la croix veille ici sur la destinée de notre maison :

après l'incendie qui avait consumé sa femme avec le dernier enfant qu'elle était rentrée chercher au berceau, mon arrière-grand-père, avant de se rebâtir, avant même d'être guéri de ses brûlures, voulut planter une croix de bois qui veillât sur la maison nouvelle et sur la descendance. C'est la plus ancienne de la paroisse: les patriotes de 37 y ont fait leur prière, en accourant défendre le village. Elle a été renouvelée deux fois depuis: chaque génération fait bénir la sienne. Je me rappelle comme si c'était hier l'érection de celle-ci, par mon père, quand j'étais petit garçon: toute la paroisse y était rendue.

"Je devrais à mon tour remplacer cette ruine. Au lieu de cela, je la quitte, je l'abandonne, je la vends. Oui, j'ai vendu la croix, l'âme des vieux, l'âme de la race, je l'ai vendue... Oh! que ça sonne mal! C'est comme si j'avais trahi, pour de l'argent, pour du bien-être.

"Non, j'exagère, mon acquéreur est un bon chrétien, il la saluera comme nous, il la relèvera peut-être si elle tombe. Je n'ai pas affaire au spéculateur juif qui a acheté la terre de Péroneau, et qui a exigé d'arracher la croix avant de partir. Moi, je n'aurais pas fait cela. Non,

elle va rester debout, en honneur... Mais qui dira aux gens ce qu'elle signifie? Personne ne sera ici pour conter l'histoire de l'incendie, des braves de 37, des processions. Et qui est-ce qui l'entretiendra?

"Je pourrais encore la réserver sur le contrat de vente, elle resterait à moi, je la redresserais, nous viendrions y prier, l'été, en promenade... Je l'ai tant négligé quand elle était sous mes yeux, est-ce que je m'en occuperais de loin? de la ville?

"Depuis la mort du père, la croix semble porter son deuil, la terre aussi. Il avait toujours soin de garder bien noir le bois sacré, et bien blanche la clôture de baguettes effilées qui l'entoure; la mère et les petites filles entretenaient des fleurs et un petit banc pour y prier. Tout le *rang* y a fait souvent des processions pour les biens de la terre, contre la sécheresse et les sauterelles; on y faisait une prière avant de commencer les semences, et les moissonneurs y attachaient la première poignée de récolte, orge ou blé.

"C'est de mon temps, sous mon règne, que sont tombées ces traditions naïves. J'ai contristé l'âme des anciens qui avait embaumé, vivifié,

cette terre: la terre se venge en ne me parlant pas. La terre venge la croix: voyez, cet enclos délabré, c'était le parterre de la croix, toujours fleuri, toujours vivant; j'ai laissé les ronces et les orties encombrer ce lieu saint. Voyez la vengeance: la ferme ne me dit plus rien, les bâtiments sont délabrés, tout est à la ruine: cette croix est un symbole, bien gardée elle garde. De son pied, les broussailles ont couru partout sur ma terre, véritable champ du paresseux; la clôture est branlante, toute une tradition s'écroule; la croix penche, et c'est une famille qui tombe....

"J'ai manqué, je le sens, je l'entends; quelqu'un me parle ici, des voix me nomment, me crient, me lancent à la face toute ma trahison: vendu! vendu!"

Le pauvre Magloire, adossé au dernier poteau solide de l'enceinte, regardait à ses pieds quelque chose comme les débris de l'œuvre des ancêtres. Il n'osait tourner les yeux vers cette croix, reproche vivant, qu'il avait profanée en ne la vénérant pas. On n'est pas neutre envers la croix, envers une croix de famille surtout.

* * *

Magloire se leva, assujettissant son chapeau; un soupir monta du plus profond de son cœur.

Les enfants conduisaient à l'étable les vaches toutes saoûles du trèfle des prairies repoussées; la ferme apparaissait dans une gloire de soleil couchant, les chevaux remontaient de boire au ruisseau en faisant résonner leurs harnais, les garçons chantaient en fermant pour la nuit les portes de grange qui abritent le labeur de l'année. Qu'il y a encore de la jeunesse dans cette ferme qui va mourir! Si l'on fauchait les broussailles, au pied de la croix redressée le parterre refleurirait; si l'on met son cœur à l'œuvre des goûts nouveaux peuvent fleurir en l'homme. La terre s'obstine à vivre, elle ne meurt pas lorsqu'une croix la garde.

Magloire Durand lève la tête et marche à grands pas, délivré d'un fardeau.

—"Marie, crie-t-il à sa femme sur le seuil, je n'irai pas chercher le notaire demain, les marchés sont rompus. Les petits gars vont m'aider, nous allons renouveler la croix, refaire la clôture et tailler les bandes du parterre. Prépare des fleurs pour la croix neuve, je verrai M. le curé pour la bénir."

ALBERT CORNELLIER.

Montréal, novembre 1915.

Scènes d'autrefois et scènes d'aujourd'hui

La Bretagne a ses calvaires semés de genêts et d'ajoncs. A son instar, nos campagnes laurentiennes ont planté partout leurs croix du chemin, fleuries d'aubépines et de violettes; elles les ont dressées vers le ciel pour en faire d'éternelles suppliantes. Ces croix ne sont-elles pas l'âme de la race?

Grandes croix rustiques de chêne ou d'érable, lourdes croix de pierre blanche ou grise, sculptées par le ciseau d'artistes inconnus; croix abritées sous l'ondoyante ramure des cèdres et des pins, calvaires dont les Christs grelottent sous les morsures du "nordet", croix plus humbles élevées dans la plaine féconde ou incrustées sur des rochers abruptes, toutes proclament bien haut la foi vive et l'amour ardent de nos campagnards.

A l'origine du pays, l'immortel Jacques-Cartier abordant aux rives de Gaspé, y plante une croix de trente pieds... "et après qu'elle fut

érigée en l'air, écrit-il, dans ses relations, nous mîmes tous à genoux, les mains jointes, en l'adorant devant les sauvages, et leur fîmes signe, regardant et montrant le ciel, que par elle était notre Rédemption"...

L'année suivante, le découvreur est à Hochelaga; il gravit les pentes escarpées du Mont-Royal, et là, sur la vaste plaine qui se déroule devant lui il étend encore les bras de la croix protectrice, et, conscient de son impuissance à se faire comprendre des Indiens venus à sa suite, Cartier lit quand même les premiers versets de l'Evangile, selon Saint-Jean : "*In Principio erat Verbum...*" Il fait ensuite le signe de la Croix sur les malades qu'on lui présente, "priant Dieu qu'il leur donnât connaissance de notre sainte foi et de la passion de notre Sauveur, et leur accordât la grâce d'embrasser le christianisme et de recevoir le baptême."

C'est ainsi que la France chrétienne prenait possession des terres américaines en l'an 1535!

Un siècle plus tard, devant les vagues déchaînées qui menaçaient d'engloutir sa chère colonie, Chomédy de Maisonneuve, gouverneur de Ville-Marie, promet de porter une croix sur la montagne... et suivi de toute la population, il la char-

Chomedy de Maisonneuve, gouverneur de Ville-Marie, chargeait la croix sur ses épaules... (p. 96)

geait sur ses épaules et s'en allait jusqu'au sommet...

Et la marche civilisatrice de la Croix continue vers l'ouest le long du Saint-Laurent et de l'Ottaouais, sur les bords des grands lacs, dans l'intérieur des forêts vierges; croix de nos missionnaires et de nos martyrs; croix de nos explorateurs et de nos découvreurs; croix des Jogues, des Brébeuf et des Lalemand; croix des Joliette, des La Salle et des La Vérendrye...

...Un autre siècle est passé... Un peuple a surgit à l'ombre de la croix tutélaire: peuple à la fois tendre et fort; peuple de défricheurs et de soldats, "tenant d'une main la charrue et de l'autre le mousquet"... Une bataille vient de finir; Montcalm, le général en chef, en commémération de cette victoire glorieuse, ordonne d'élever sur les hauteurs de Carillon, encore toutes fumantes et couvertes de blessés et de mourants, une croix dont la légende se lit :

"Quid dux... quid miles...
...Deus ipse triomphat."

Quel général! Quels soldats!...

Voilà l'histoire de ces croix qui jalonnent nos routes, marquent l'emplacement des villes et des villages, jusqu'aux rives lointaines du Missis-

sipi, jusqu'aux régions torrides du golfe mexicain.

Aux jours pénibles de la conquête, sous l'oppression de lois iniques, un dernier refuge reste à notre peuple : la croix du clocher et la croix du chemin. Vainqueurs des conquérants, fiers et altiers, à la voix du pasteur, nos pères se groupent et s'unissent sous l'égide de la croix, et les yeux levés vers ce symbole de justice, ils prient, ils espèrent. Puis la race croît et se multiplie de façon merveilleuse ; le colon s'éloigne des bords aimés du Saint-Laurent. Il pénètre dans les forêts pour se tailler un domaine dont il sera roi. Mais à ce courageux pionnier, il faut quelque chose qui rappelle la paroisse natale ; il va donc arborer la croix le long des routes à peine tracées, près de son humble cabane de bois rond. Loin du clocher, privé des belles cérémonies de sa vieille église, le colon s'agenouille au pied de la croix ; l'adieu a brisé son cœur, le travail l'accable, la misère le guette peut-être, ses enfants n'ont pas d'écoles ; la croix du chemin sera et l'église et l'école ; la famille puise à cette source toujours jaillissante, avec une foi plus ferme, une instruction religieuse complète, le courage et l'énergie, vrais caractères du défricheur cana-

dien. La croix, baignée de lumière ou voilée de deuil, le réconforte et lui dit d'espérer.

L'étranger, qui pour la première fois passe par nos campagnes, ne doit donc pas s'étonner de voir cette superbe floraison de croix; elles veillent sur la chaumière du pauvre comme sur la demeure du riche; elles protègent de leur ombre les vertes prairies de trèfle comme les champs de blé que le vent courbe en de longues vagues murmurantes.

O croix du chemin! croix adorable, signe d'espérance et de consolation, lieu de repos et de halte, salut!

O Crux, ave spes unica !

* * *

On ne plante pas la croix du chemin au hasard, chez nous. Ceux qui l'érigent connaissent les lieux propices, savent découvrir l'endroit qui convient le mieux aux gens du rang ou de la concession. La croix du chemin s'harmonise singulièrement avec le coin de nature qui l'entoure: lieux agrestes, ombragés de pins et de sapins; endroits tourmentés de nos montagnes, brûlés de soleil... Elle domine une petite élévation. à l'image de la croix du Golgotha; elle apparaît

sur le bord d'une coulée profonde ou au croissement de deux routes bien passantes; elle prend le nom particulier de: "La croix des Paquin."... "La croix des Cloutier"... "La croix de l'école"... ou simplement: 'La croix des fonds". Elle avoisine la maison d'un habitant, qui en devient le gardien naturel. Il l'entretient avec amour, la décore avec soins; les enfants veillent sur la belle niche de la Sainte Vierge. A cette famille revient le droit de fixer l'heure de la prière à la croix et le devoir d'en avertir les gens du canton.

Un jour, après la classe, et quand le train est bien fait, les petits gas, pieds nus, cheveux au vent, la face rouge d'avoir couru, s'en vont, ivres de joie, annoncer la bonne nouvelle. A leur retour, parfois tardif... les fraises sont bien savoureuses le long des fossés... les cerises si mures près des pagées de clôtures et si faciles à prendre... ils rendent compte de leur mission. Les détails sont précis; on connaît tout le rang: Chez les Brunet, le vieux est malade, mais il enverra toute la maisonnée; comme toujours les Dufresne seront les premiers arrivés; et les Perron, les Saint-Amant, les Gauthier ont leur tour, eux aussi seront à la prière...

Et au jour et à l'heure marqués, ils arrivent, les fervents de la croix; on les voit venir à la file... les jeunes en avant, deux par deux; ils causent d'avenir et de bonheur... la prière à la croix a entendu bien des promesses, sourit à bien des projets. Plus loin, les vieux et les vieilles, en planche à siège double, parlent entre eux des semences qui tirent à leur fin, des prairies déjà bien fournies pour le temps, du débordage de la rivière dans la coulée... les fonds sont blancs d'inondation et tout s'en va pêle-mêle au courant... il a tant mouillé allé... ce qu'il va falloir de travail pour refaire toutes les clôtures et remettre les ponts en place...

Et voici la croix du chemin, étincelante sous sa toilette neuve, attirant les cœurs, élevant les âmes; on la salut au passage avant d'arriver à la remise, attenant à la maison. De petits enfants courent ça et là, au milieu de tous ces gens qui s'interpellent joyeusement; pour la première fois, on leur permit... et ils tâchent d'être sages. Tout le monde est là: c'est l'heure de la prière à la croix du chemin. Spectacle consolant de vie cordiale, joyeuse et chrétienne des gens de chez nous.

Avez-vous déjà assisté à ces offices, en plein air, au pied de la croix du chemin? C'est un spectacle émouvant et pieux dont je garderai un très vif souvenir.

Tout près de la maison paternelle, à une bonne lieue de l'église, s'élève une de ces croix de chêne, naïvement travaillée, solide encore, malgré son grand air de vieillesse. Grand'père l'avait toujours vue là, à droite de la prairie d'en bas, à quelques pieds de la barrière; un pin gigantesque la couvrait de son ombre et projetait sur elle ses aigrettes verdoyantes.

Ce soir-là, à l'heure où la musique de nos trois cloches nous parvenait en de lointaines harmonies, tout le rang se tenait au pied de la croix. Par une permission spéciale, les petits avaient été admis à la prière; j'étais de ceux-là, et malgré l'éloignement, c'est un souvenir des plus vivaces entre tous ceux de mon enfance.

La soirée s'annonçait magnifique; le soleil, à demi caché par le bois de bouleaux et les sapins élancés de l'Equerre, empourprait l'horizon, et sur la croix du chemin, ses rayons éblouissants formaient un nimbe de célestes reflets. La façade de la maison, rejetée dans l'ombre, alignait ses six fenêtres et sa porte monumentale sur l'autre

côté ; au fond de la coulée, en un long ruban d'argent, la rivière sinueuse et bordée d'aulnes, resplendissait de la gloire du soleil ; tandis que, là-bas, vers le trait carré du deuxième rang, un vieillard alerte achevait la tâche quotidienne ; lui seul était resté, car les semences touchaient à leur fin. D'un pas égal, et lent il allait par les sillons fumants, et dans la lumière ardente, sa main largement ouverte répétait en cadence le geste auguste du semeur.

Nous étions à genoux sur l'herbe ; une jeune fille commença le chapelet auquel l'assistance répondit... Puis c'était la prière du soir : "Mettons-nous en la présence de Dieu et adorons-le" ...et les voix chevrotantes des vieilles, s'unissant à celles plus fermes des jeunes formaient un murmure d'une harmonieuse douceur. Et comme dans un rêve la même voix de jeune fille reprenait... "Examinons-nous sur les péchés commis aujourd'hui envers Dieu, envers le prochain et envers nous-mêmes"... un religieux silence alors... graves, recueillis tous, scrutaient leur conscience... Et voilà que les litanies suivaient en un joyeux alleluia... *Sancta-Maria... Stella Matutina... Refugium peccatorum... Ora pro nobis... Ora pro nobis...*"

redisaient toujours les mêmes voix harmonieuses.

Oh! cette prière à la croix du chemin, dans la splendeur d'un coucher de soleil incomparable, alors que se sont tus les mille bruits de la terre et du ciel, spectacle enchanteur dont j'ai été le témoin ravi!

Après la prière, une voix mâle entonna cette louange à la Vierge endeuillée : "Debout sur le Mont du Calvaire." Pourquoi ce cantique de douleurs un soir de mai? Je ne l'ai jamais su. Mais la Reine des anges dut l'accepter quant même, ce pieux élan qui lui rappelait les angoisses si méritoires de sa vie terrestre. La voix suave, au timbre pûr, continuait, alternant au refrain avec le chœur:

"Sainte Vierge Marie,
O Vierge de douleurs;
A mon âme attendrie,
Donne, donne des pleurs.

Le rythme lent et profondément religieux de ce cantique, répété par l'écho des bois d'alentour, s'imprima au plus profond de mon âme.

Une dernière prière, murmure doux comme celui des aigrettes du pin au-dessus de nos têtes, un dernier signe de croix, et c'est fini...

Dans l'ombre qui envahit la plaine, chacun regagne son foyer; des bruits se croisent, appels discrets de promis et de promises, roulements sourds de chariots qui s'éloignent peu à peu, longue trainée de lumière émergeant d'une porte entr'ouverte... et, lentement, les étoiles s'allument au ciel d'où descend le calme mystérieux de la nuit.

* * *

Voilà ce que savait créer la foi ardente de nos grands-pères. Ne laissons pas mourir ces traditions. Il me semble qu'alors nos campagnes étaient mieux comprises, plus appréciées; nos familles plus unies et plus heureuses. La croix du chemin devrait être encore le témoin de nos réjouissances, la confidente de nos projets, la consolatrice dans nos afflictions, car elle reste toujours la gardienne vigilante de la race.

Allons à la croix... prier pour ceux qui ne prient pas... adorer pour ceux qui n'adorent pas... demander pour tous la foi qui console et qui sanctifie.

Jos.-H. COURTEAU.

Valleyfield, novembre 1915.

La Croix du p'tit rocher

Chez nous, au Grand-Coteau, nous en avions trois : la Croix des Cèdres; celle du P'tit Rocher; et *en gagnant* Belle-Automne, tout-à-fait *au bout du rang,* la Croix Neuve.

Ma foi! ça pourrait paraître étrange, trois Croix *rien que pour* un "rang" mais chez nous, chose curieuse *ça marchait* toujours par "trois"; ainsi nous avions trois croix, trois ruisseaux, trois coteaux: le Grand, le P'tit et le Vieux ou le Coteau tout simplement. Que sais-je?... Le clocher de notre église n'avait-il pas trois cloches, et la maison de *pépère* n'avait-elle pas... mais revenons aux croix.

D'abord *faut vous dire* que chez nous les croix n'étaient pas toutes *sur le même pied;* c'est-à-dire que les unes étaient plus ou moins fréquentées que les autres. La Croix neuve par exemple, servait surtout au temps des *sumences* et des récoltes; on l'avait plantée l'année de la grande sécheresse, *là fois des sauterelles...*

"Ah mon cher Jésus! l'année de la grande
" sécheresse! Quand j'y pense... les puits, tout
" *brouis;* les trois ruisseaux, à sec; et les récol-
" tes donc?... *foutues,* les récoltes... Si vous
" aviez seulement vu ça..."

Vraiment ça devait être bien triste :pas d'eau, pas de foin, pas de récolte... Aussi, l'on eut bientôt fait d'élever une croix neuve et de commencer des neuvaines; puis, à force de prières, d'aumône, de pénitences, le bon Dieu se laissa toucher, et si les récoltes furent manquées, le jardinage fut *sans comparable* cette année-là. Bref l'hiver passa quand même, "mais ce fut *dru j'vous dis.*"

La Croix neuve était donc fort honorée, mais pour le vrai c'était plutôt *par circonstance.* Car en toute vérité, lorsqu'on parlait de *not' Croix* la vraie croix de chez nous c'était toujours de celle du P'tit Rocher...

Faite en beau noyer franc et taillée d'un seul bloc — car d'après nos gens, la marque du croisillon n'était que simulée — certes, la Croix de chez nous, avec sa couleur demie jaspée, son petit rocher lui servant de piédestal, et surtout ses grands pins lui faisant de leur éternelle frondaison une niche superbe, était la plus ancienne, comme la plus connue des environs.

C'est dire qu'elle datait de fort loin; "vieille" n'est pas le mot, "légendaire" non plus: *ça flotte* entre les deux comme disait mon grand-père...

Combien d'histoires aussi couraient sur ce P'tit Rocher. Vouloir vous les conter toutes serait impossible; mieux vaudrait faire ressusciter grand'maman; elle en savait tant de jolies histoires sur cette Croix du P'tit Rocher.

Je ne puis oublier celle que la bonne vieille nous racontait le dimanche, pendant la grand'-messe, "pour faire *tiendre* sa marmaille tranquille."

Il me semble que je la vois, encore cette chère *mémère* assise dans la *grand'chaise — la chaise à mémère* — et commençant ainsi son beau conte d'antan : "Hélas! mes chers petits en-" fants, si vous l'aviez vue cette pauvre "Robe " Noire..."

Grand'maman qui avait vécu peu éloignée "du temps des Français" aimait à conserver ces appellations anciennes de robe-noire au lieu de "curé", "missionnaires"; ainsi pour elle, le coteau c'était le "haut": "Monte su le haut petit, huche ton père, qui vienne souper".

Qu'importe, elles étaient toutes belles vos his-

toires, *mémère,* remplies des doux souvenirs du vieux temps d'autrefois, ce "bon vieux temps!" Et je me souviendrai toujours de "la pauvre " Robe-Noire, seule *en plein coeur de décembre,* " au milieu de la tempête"... Paralysé par le froid, mourant de fatigues, le brave missionnaire, s'est arrêté soudain sur la route qu'il ne voit plus. Pourtant il ne perd pas courage, et le voilà qui essaie de reprendre sa course. Mais, hélas, aveuglés par les rafales et les tourbillons de neige, ses yeux ne savent plus guider ses pas; et maintenant sans espoir d'aucun secours, il craint, il a peur, il tremble, il s'affaisse épuisé, mourant.

Tout-à-coup ses yeux hagards ont entrevu dans la tourmente, comme un rocher, bravant seul toute la furie d'une tempête déchaînée... Alors comme surexcité par un dernier espoir, le missionnaire mourant, essaie dans un suprême effort, de gravir le rocher, comme autrefois le Christ, la pente du Calvaire; puis, arrivé enfin sur le faîte, en proie aux caprices d'un vent impétueux, l'homme murmure encore une prière que malgré l'ouragan, Dieu a entendue dans son beau Paradis...

Mais pourtant, le prêtre voit bien que tout

Il me semble que je la vois encore, cette chère mémère, *assise dans la* grand'chaise. (*p. 109*)

espoir terrestre est désormais perdu; car c'est en vain que son œil scrute l'immense horizon: il ne voit rien, que la neige qui tombe sans cesse, monotone, de l'infini des cieux; et lorsque dans un frisson, le prêtre a senti soudain par tout son être, l'étreinte de l'agonie, alors, il serre plus fortement de ses mains tremblantes, le vieux crucifix d'ébène; et dans l'angoisse du trépas, dans l'extase de son doux Jésus il laisse tomber son dernier cri d'espoir, ces mots sublimes : *Seigneur! je vaincrai par ce signe!*"

"In hoc signo vincam"

. . . . . .

et pour finir comme ma grand'mère : "La croix " tomba sur le rocher, et des anges du bon Dieu " descendirent sur les neiges, puis avec leurs " ailes toutes blanches, ils emportèrent au ciel, " la pauvre Robe-Noire."

* * *

N'est-ce pas que c'était bien *rimer une histoire?* Et faut-il s'étonner après si "nos gens" aimaient "leur Croix" comme ils eussent vénéré une relique tombée des cieux... Oh! c'est que la Croix de chez nous était plus qu'un monument traditionnel ou religieux rappelant à nos

pères le divin crucifié; c'était aussi le témoin vivant de l'histoire ancestrale, de cette histoire auréolée des doux souvenirs de l'antan, et que l'on aime à se redire, le soir, au coin du feu.

* * *

Bien des années se sont passées et combien de fois peut-être, la Croix n'a-t-elle pas pleuré de se voir seule maintenant, plus seule qu'au temps d'autrefois?

Tour-à-tour l'aïeul et le grand-père se sont allés coucher dans le cimetière ou dorment d'autres ancêtres; et alors la Croix se voyant abandonnée de tous ses vieux enfants, nous a tendu dans sa tristesse, ses bras si maternels. Mais qu'avons-nous répondu?

Hélas, Dieu nous garde de le dire. Car il y a encore trop de braves gens qui honorent "leur Croix" pour oser dire qu'il y en a d'autres qui l'"abandonnent" quand ils ne l'"outragent" pas.

Mais qu'importent les trahisons, les défaites et les malheurs! Si la Croix est toujours là pour veiller sur nous, comment ne pas espérer!

Conservons-la donc précieusement cette Croix de chez nous! Que partout, dans les campa-

gnes, l'on voit sur un tertre, la croix de noyer franc, à la teinte jaspée, entourée de fleurs et de glèbe, que toujours sur "nos gens" elle brille, elle veille, cette belle croix de chez nous.

VIATEUR FARLY

Séminaire de Joliette, novembre 1915.

Un matin de mai

Oui, le souvenir me revient—maintenant surtout que l'automne nous a rendu chères et regrettées les visions du printemps — de ce matin de mai, mois fleuri, qui est une immense résurrection, le mélodieux prélude des jours aimés. Appelé par la grande voix de la lumière, j'étais sorti pour écouter chanter le réveil des champs. Sur la campagne régnait le calme souverain des heures matinales, le silence mystérieux qui donne aux sillons leur majesté, au ciel sa douceur infinie. Dans l'air immobile flottait à peine cette plainte éternelle qu'est l'harmonieux murmure des insectes nocturnes. Soudain, là-bas, les pins de la colline — seul ornement de ce monotone horizon — s'ébranlèrent en cadence: de la forêt s'échappait la brise du matin; elle frôla, de son aile légère, la pointe des herbes, frappa au front de toutes les fleurs endormies : "Vite! dit-elle, éveillez-vous, la lumière a paru." De toutes les choses alors sortirent des vagues de

vie et de clarté qui m'inondaient l'âme; les corolles, jusques-là assoupies, des marronniers en fleurs, jetèrent, comme des alleluias, leurs bouffées de parfum; enfin, auguste couronnement des splendeurs du matin, les clochers, les lointains clochers soupirèrent leur harmonie: le jour, oui, c'était bien le jour.

Il y a donc des heures bénies où la nature nous rend religieux, nous parle de Dieu, où elle prêche, où sa voix purifie, ranime, guérit, "fait qu'une émotion nous soulève; notre énergie se déploie toute et, sur deux ailes de prières et de poésie, s'élance à de grandes affirmations": l'âme ainsi préparée, attendrie par cet hymne qu'est le grand réveil de la nature, j'allai plus librement prier à la croix des sillons et du blé!

* * *

Pauvre croix que celle-là! Vieillie, petite, terne; à peine la verrait-on si la route ne la montrait. Une ruine! Croix ployée, aux bras chancelants, près de tomber, éprouvant une fatigue de se tenir levés; bois mal dégrossi, fendillé, ravagé par les rafales des noires saisons, dont néanmoins la morne effigie a quelque chose de mystérieux, de divinement doux, de captivant.

Les trois vieillards qui possèdent en commun ce coin de terre.. *(p. 117)*

Cette négligence qui laisse ainsi agoniser et s'éteindre les croix de nos routes, m'irrita. Pourquoi ne pas rajeunir celle-ci?

Egarement de mon esprit trop prompt à juger! Erreur des premiers instants! Oui, la réflexion peu à peu m'amena à comprendre les inconcevables délicatesses des croix de nos chemins, qui toutes, sublimes porteuses de l'éternelle et unique vérité, chargées d'une même mission, savent pourtant varier leur mise, modifier leur costume suivant les lieux, les âmes qu'elles viennent sauver, qu'elles attendent patiemment, avec confiance. Eh oui! Il faut, pour jalonner nos routes, des croix éblouissantes, ensoleillées, mais aussi des croix lacérées, abattues, écrasées, à peine debout. Que dis-je! Il faut ici surtout une croix bien vieille "la plus antique."

* * *

Les trois vieillards, en effet, qui possèdent en commun ce coin de terre, sont des figures anciennes, des figures de bas reliefs des siècles anciens, trois âmes imprégnées, baignées de passé. J'ai vu leur regard, au nostalgique sourire, ce regard "mesureur d'espaces lointains", qui ne se ranime qu'à celui des cho-

ses ensevelies. Là donc, près de cette croix d'un autre âge, repose, semble-t-il, élevée par eux, comme une pacifique demeure où se réfugie leur âme effrayée des nouveautés grandissantes, des bizarres créations du présent, où leur cœur se hâte d'oublier l'abandon sacrilège des terres attristées, la désertion impie du sol sacré, espoir souverain de la race, receleur inépuisable des richesses de l'avenir, des éternelles promesses de vie, du pur sang de nos fils ; là, au pied de la croix d'autrefois, leur âme "coudoie celle des vieux morts qui sont les vrais vivants" : c'est avec eux et par eux qu'ils revivent. "La tradition, les défunts, m'a déjà dit l'un d'eux, c'est ce qui m'empêche de mourir."

La croix de ces hommes, dont la vie n'est "qu'un long regard en arrière", de ces hommes cramponnés au sol des aïeux, il faut qu'elle soit construite, pétrie de passé, qu'elle en parle, qu'épuisée, haletante, elle aît, pour venir jusqu'à nous, affronté un long et périlleux voyage. J'aime, je comprends, à présent, cette croix des ancêtres, dont la voix renferme des notes lointaines, jadis entendues, des notes où s'harmonisent, en chantant, les mille voix éternelles de ceux qui ne sont plus ; j'essaye d'entendre ses faibles mots,

qui paraissent venir de bien loin, des bouts de l'infini et font prêter soigneusement l'oreille.

"Les vieux" saisissent, sans peine, le langage de l'antique signe, ses restrictions qui ressemblent à des dernières paroles, "*novissima verba*", ses murmures interrompus, ses joies soudaines, ses longs sanglots. Auprès de cet arbre labouré par les souffrances d'une vie trop longue, s'écrasant sous la masse des souvenirs, ils se retrouvent "chez eux"; ils lui parlent, l'interrogent sur "l'autrefois", lui répondent; elle corrige ou ratifie leurs doutes sur le passé, éclaire leur mémoire infidèle: c'est une conseillère avisée, le journal intime de ces trois vies, où chacune retrouve, exactement traduits, même ses premiers pas, ses secrets oubliés, la joie ravissante des premières syllabes, des sourires lointains. Cette croix, c'est, suivant le mot du vieillard, "la tradition sainte". Laissons-lui donc cet air de relique; qu'elle soit "la plus antique".

* * *

Qu'elle soit pauvre aussi : les vieillards le sont, le sont beaucoup. Des difficultés avec "des gens riches" les ont naguère presque ruinés, eux pourtant "si honnêtes, si de bonne foi,

si peu acharnés contre le bien d'autrui"; eux, oui, on a osé leur en vouloir, leur laisser l'indispensable seulement, ce grâce à quoi on ne mendie pas. La croix, que leur générosité, incapable de rien retenir, pourrait faire haute et somptueuse, leur plaît ainsi, dénudée; à elle au moins ils disent, sans rougir de leur état, toutes leurs pensées, ils lui parlent "de cœur", sans réflexion parfois; elle est de même société, riche, comme eux, en privations, abondante de sacrifices; ensemble, ils oublient leur indigence, personne ne la rappelant. La croix, de son côté, aime ainsi les vieillards: c'est comme un bienfait réciproque qu'ils se rendent de se rencontrer, tous également pauvres.

Et puis, la foi de ces humbles gens est si simple, si tenace en même temps, si certaine d'elle-même, que leur solide piété ne cherche plus d'inutiles et matérielles jouissances. Ce signe nu, sans ornement, leur vaut un précieux monument: il permet à leur foi, de ne s'arrêter qu'à la forme de la croix, non pas aux détails et aux couleurs, d'aller droit à la possession de la vérité symbolisée par elle, de ne s'intéresser qu'au mystère signifié, à la pensée religieuse, au côté divin. Oui, il suffit que ce soit simplement une

croix, rien de plus, qu'elle en porte le nom, et dès lors, elle a ce magique pouvoir qui les ferait, eux, mourir volontiers pour elle, demain, tout de suite, sans hésitation, comme ils vont aux champs récolter, labourer, comme ils sèment, en chantant.

* * *

—Ancienne, pauvre, simple, pourquoi pas enfin? puisqu'on ignore son origine? Qui vint ici la déposer, qui la fixa? Un puissant seigneur, un scélérat, avide de repentir, un saint inconnu? Cette croix a un passé, mais pas d'histoire. Que d'hommes n'en ont pas. Elle est anonyme. On s'y attache quand même, satisfait de savoir qu'elle fut plantée là par des mains pieuses: les vrais impies ne plantent pas de croix. D'ailleurs, quoique de rustique apparence, elle a toujours été si généreuse dans sa pauvreté, si prodigue dans son dépouillement qu'on la tient pour miraculeuse. Cette moisson d'il y a trois ans, fauchée par les grêles, ne s'est-elle pas relevée soudain, à la prière de la croix implorée, suppliée ardemment? Et la flamme qui dévorait les récoltes voisines, n'a-t-elle pas, à la demande "des vieux", contourné le champ sacré de la croix et laissé intacts les lourds épis? Ah! que

n'a pas donné cette croix? Qui, de cette campagne, n'a pas reçu d'elle quelque chose? Qu'importe son histoire si elle passe, si plutôt elle *demeure* "en faisant le bien" si, vaincu par ses saintes largesses, chacun veut y venir prier au moins une fois, la connaître, la voir, être vu d'elle. Combien se rendirent ici pour y chercher un peu de vie, le tertre battu, qui la supporte à peine, le montre bien: butte foulée, piétinée, où rien ne pousse, où tout meurt, toutes les herbes, mais aussi, avec elles, les noirs chagrins des âmes délaissées, les sombres pressentiments des découragés, des abattus de la lutte; où, plutôt, tout germe, grandit, s'épanouit, les allégresses du pardon, les indicibles transports de la foi raffermie, les saints enthousiasmes des cœurs dilatés, victorieux!

* * *

Je ne m'étonnais plus de l'aspect humilié de cette croix qui, semblait-il, se donnait davantage, s'était plus dépensée, sacrifiée; son âme m'apparaissait illuminée, transfigurée à travers cet abaissement, revêtait un caractère glorieux, inconnu, prenait sur tout mon être un empire que je sentais grandir; elle me devenait mieux comprise: je m'habituais à son regard comme on

s'accoutume aux sordides habits d'un indigent dont la figure sourit. Et puis, si accueillante cette croix! Voutée, près du chemin, elle semble se pencher pour voir venir de loin le voyageur, et l'appeler; elle paraît s'avancer pour faire, avec lui, un bout de route. Surtout pas de haies qui l'emprisonnent, d'enclos pour gêner les mouvements des visiteurs: elle est là, tout près, et semble avancer d'un pas vers nous. Il faut faire exprès pour ne la point voir, et ne pas lui rendre son salut.

Ainsi, sa mission n'atteint pas seulement les "gens de campagne", mais aussi les passants, fatigués d'une course trop longue. Que de voyageurs lui ont laissé leur fardeau de peine et d'ennui, et, après s'être couchés ici comme des roseaux, sont repartis, forts d'espoir, murmurant, dans l'ivresse du bonheur, j'ignore quel cantique improvisé. C'est une croix bienfaisante aux citadins, clémente envers le paysan: c'est une croix qui n'a pas de privilégiés.

La nation entière même la révère, cette glorieuse croix: fixée dans ce sol canadien, elle reçoit, dès lors, une consécration, elle fait partie de la grande légion, où sont enrôlées toutes les croix des routes, les filles bénies de l'ancêtre, de la

première croix plantée ici par Cartier. Dans ce pieux branlant, il y a toute la France.

* * *

Aussi, en cette heure de suprême détresse, où tremble l'ancienne patrie, nul ne connaît les secrètes pensées, les prières inquiètes de nos croix. En cette heure, je me rappelle volontiers celle qui, au mois de mai dernier, pria avec moi, par un clair matin. Je lui parle de loin ainsi qu'aux autres : "Croix paisibles et douces, croix pacificatrices, qui semblez surgir du sol comme un chant de triomphe ; croix solitaires, attristées, saturées d'injures et d'oubli, pauvres, courbées ; croix somptueuses qui, blanches, sortez de la colline comme un cri d'espérance arraché à la terre ; croix jeunes d'aujourd'hui avides d'exaucer et de pardonner, croix de demain, qui verserez sur d'autres fronts, ceux de nos fils, le flot de vos augustes bénédictions ! qu'à vos pieds, sur notre sol, "fleurissent tous les berceaux, dorment toutes les tombes" ; que, par vous, l'antique patrie, la France éternelle "respire, à pleins poumons l'atmosphère des grands jours religieux, nationaux, et, d'un mouvement de l'âme, décide la victoire".

JEAN-VICTOR CARTIER.

Saint-Jean, P. Q., novembre 1915.

C'est l'heure des labours

La lumière jaune et mauve des mois d'octobre inonde de son indéfinissable clarté douce les vagues des eaux et les branches des montagnes; les feuilles qui passent dans le vent sont doublées de terra-cotta et les nuages ont des envers roses.

Les rayons qui d'habitude descendent "d'en haut" semblent maintenant provenir des choses d'en bas : c'est l'heure de la terre... Et croyez-moi, les spirales de vapeur qu'on voit monter du sol, s'élever au-dessus des bois, par ces crépuscules d'automne, ce n'est pas simplement le sillon qui fume... c'est la glèbe reconnaissante qui exhale vers le ciel son encens...

* * *

Mariette, la jeune fermière de chez nous, dont l'homme est là-bas, à la guerre, songe ce soir le front appuyé sur l'encadrement de la porte. Devant ses yeux très perdus, très ail-

leurs, la route "des Trente" retourne et s'en va au village. C'est à cet endroit que la piété des gens du pays a dressé une croix de bois — humble et grise — dont le Christ de plâtre, d'un grand geste très doux, étend infatigablement les bras...

Mariette est distraite, mais c'est bien sur la croix, cependant que ses regards absents sont posés.

Qu'a-t-elle donc ce soir, qu'elle n'entend même pas Petit-Jean qui la tire par le coin de son tablier et demande sa soupe?

Ce qu'elle a?... C'est cette lettre venue "du front", abandonnée sur la table, qui l'a rendue tout chose; — lettre arrivée quasi-ouverte, sale, où l'adresse est à peine déchiffrable tant les sceaux multiples des divers bureaux de postes l'ont maculée en route — et qui a été toutefois écrasée sur des lèvres tremblantes.

Petit-Jean tire encore bien souvent le tablier sans tirer sa mère de sa rêverie; enfin ses yeux lointains s'en reviennent, elle pose gravement la main sur la tête de l'enfant.

—"Mon pauvre Petit-Jean, je t'avais oublié. Viens nous allons lire la lettre de Papa".

—"La lettre de guerre?" s'écrie-t-il trotti-

nant derrière sa maman et grimpant sur ses genoux dès qu'elle s'est assise.

La soupe continue à fumer sur le poêle parce que Petit-Jean ne sait plus qu'il a faim.

Dans la pièce on n'entend que la voix monotone de la mère qui lit lentement, lentement, afin que chaque mot — comme une prière — pénètre et demeure dans le cerveau de l'enfant.

La lettre raconte la dure vie des tranchées —les nuits de pluies humides et mauvaises, où chacun sommeille à demi et rêve de la bonne maison chaude du coin de la route — elle dit l'espoir des cœurs, le magnifique espoir de victoire dans lequel ils vivent tous: la foi dans la trouée libératrice à venir.

A chaque page, les mots reviennent, elle redit : "Après la victoire"... Quand nous les aurons eus ces misérables "Boches" et que je serai de nouveau là-bas avec vous"... Pas une minute l'idée d'incertitude n'a traversé l'esprit de celui qui écrit ainsi au milieu du grand tapage des bombardements.

La lettre raconte encore la fin glorieuse des compagnons de tranchées, tout simplement, avec des mots naïfs, acceptant cette terrible attente

de la blessure ou de la mort comme une chose entendue.

Puis la lettre s'informe de "la terre" toujours "la terre". "Qu'a-t-elle donné d'avoine, de sarrasin, de blé?..." et c'est de là précisément, que vient la profonde tristesse de Mariette, elle recommande à plus d'un endroit : "Ne manquez pas surtout de faire labourer."

Et personne jusqu'à présent n'est venu offrir son aide à la jeune femme et... le temps s'écoule; la gelée viendra et il sera trop tard. Est-ce oubli! est-ce insouciance de la part des voisins?... Le clos n'est pas labouré.

Il faudra répondre à la lettre, raconter l'indifférence des gens d'ici à cet homme — tel un mineur conseillant la vie à ceux qui sont dans le soleil — qui s'inquiète du fond de sa tranchée: "Les labours n'est-ce pas Mariette?" Ah! non ma foi... c'est déjà assez angoissant que d'être là-bas sans que les chagrins ne lui viennent aussi de nous.

La lettre lue et relue, chacun des mots dans son esprit, la jeune femme pense. Mais elle est debout. Sa décision est prise; et du moment que Petit-Jean a sa part de soupe elle n'a plus qu'une idée: courir aux hangars.

Au dehors, il fait déjà sombre. De lourds nuages se sont repliés sur la terre et c'est à tâtons qu'elle s'enfonce dans la grange.

La charrue est là. Maladroitement Mariette l'empoigne par les mancherons, la tire péniblement et la traîne à travers les allées du jardin, sans se soucier des rosiers, des lilas séchés: elle la remorque toujours. Elle s'engage sur la route et avance difficilement jusqu'à la pente qui mène à la croix du rang. Elle monte, ouvre la barrière de bois et pousse la pauvre charrue au pied de la croix.

Versée sur le côté; l'épaule allongée sur la terre; soumise et rapetissée c'est ainsi qu'elle attendra.

Tête nue, debout dans l'herbe glacée Mariette parle.

—"J'ai tellement supplié, mon Dieu, et vous n'avez pas entendu ma voix, que j'ignore les mots qui sont à dire. Vous voyez.

"L'homme qui était ici, n'y est plus. Vous savez, Seigneur où il est? Il combat contre les gens qui ont brûlé vos chapelles, démantelé vos cathédrales et fusillé vos prêtres.

"S'il s'est enrôlé, vous le savez, mon Dieu, ce n'est pas pour le roi: c'est que des traités ont

été déchirés et que la loi des hommes a été violée.

"Maître, celui qui, de sa charrue, traçait en nos champs des sillons nécessaires — droit comme lui — en creuse d'autres à cette heure, sur la terre de France, de l'éclat des shrapnells.

"Les charrues sont couchées se sont les canons qui veillent.

"Mais Vous savez toute chose Seigneur.

"Puisque c'est vous qui l'avez voulu, faites qu'un autre reprenne ici sa tâche pour que la terre ne meure pas."

Debout, les mains tendues, offrant au pied d'une croix ce fier instrument de laboureur elle a l'air d'un symbole, la jeune femme. C'est toute l'âme paysanne de la race canadienne qui demande.

Jamais, Mariette, n'a senti aussi profondément sa tendresse pour la terre. Elle revoit, les heureux automnes où son homme labourait si vaillamment dans les clairs matins... comme elle fouillait superbement la terre, la bonne charrue.

Mariette, sa prière finie, sentit sur ses épaules le froid de l'heure. Elle attacha un long regard sur la croix, puis courut à la maison.

Petit-Jean dormait.

Elle s'engage sur la route et avance difficilement... (p. 129)

Le jour suivant, le même grand soleil de la veille se leva sur le versant de la montagne; et Mariette vit du même regard la lumière, scintiller sur le coq doré de la croix et sur le soc luissant de la charrue...

Mais on heurtait rudement la porte.

"C'est-il que vous n'avez que cette place pour serrer votre charrue, Mame Henri, où que vous comptez sur ceux "d'en haut" pour labourer votre domaine?" s'écria gaillardement un vieux bonhomme qui entrait. "J'cré plutôt que c'est une invite à ceux d'en bas, moé. Ousqué "le Noir" que j'attelle; j'vas vous labourer ça, moé. Avez-vous des nouvelles de votre homme?"

Mariette, une flamme aux yeux : "Oui, père Mysaël, merci. Il se porte bien et dit bonjour à ses voisins. Les Prussiens tiennent toujours mais les "nôtres" tiendront encore plus longtemps. Venez que je vous amène "le Noir".

* * *

Quelque temps après, Mariette penchée sur la table, son papier à lettre posé sur le tapis de toile cirée écrivait:

"*Mon cher Henri,*

"Au moment où je trace ces mots, le père Mysaël termine le cinquième sillon de la "pièce des sapins". Il ne faudra donc pas te tracasser au sujet de ces labours qui seront bien faits, comme tu peux en juger, ni t'imaginer que j'ai eu de la misère à les faire faire. C'est le vieux Mysaël lui-même qui s'est offert sans que j'aie eu besoin de le lui demander.

"Petit-Jean me tient compagnie. Il devient plus sérieux de jour en jour. Hier je lui ai raconté une petite histoire que j'ai lue et qui me faisait penser à toi. C'est l'histoire de ces dictateurs romains qu'on allait quérir aux champs pour les investir de leur charge et qui, avant de mener leur armée à la gloire, essuyaient la sueur de leur front et secouaient la terre de leurs pieds.....

"Attends, je voulais encore te dire: si, là-bas, quand vous serez de l'autre côté du Rhin, il vous arrive de rencontrer sur votre chemin des croix de bois, tu sais? comme les nôtres, avec des Christs en plâtre, ne les brisez pas... bien qu'elles soient prussiennes...

"Vois-tu, il faut bénir les croix des routes.

Les Christ blancs, de leurs gestes de pardon, infiniment semblables, infiniment miséricordieux, protègent les hommes contre les balles.....
.....et donnent les labours à la terre!”.....

FERNANDE CHOQUETTE.

Saint-Hilaire, P. Q.

La Croix du chemin à la Pointe-à-Major

Tandis qu'elles abondent sur le sol de la catholique province de Québec, les "croix du chemin" sont plutôt rares en Acadie, depuis que la brutalité de ses bourreaux et les souffrances de ses enfants ont transformé celle-ci en un immense Calvaire.

Elles devaient pourtant y être nombreuses autrefois: c'est à l'ombre de la croix que naissent le bonheur et la paix. Et l'on était heureux au pays d'Evangéline, et l'on y vivait en paix avant que le terrible événement de 1755, ne vint disperser aux quatre coins du Ciel, les Acadiens coupables de fidélité à leur Dieu et à leur roi légitime.

Aujourd'hui nous les y chercherions en vain: le rationalisme protestant qui nous enserre de toute part, n'en comprendrait guère la poésie et pourrait peut-être s'en offusquer.

Quelques-unes, toutefois, ont réussi à s'im-

planter chez nous: elles s'élèvent çà et là, comme une protestation de la foi de l'Acadie, et de son invincible espérance en sa résurrection.

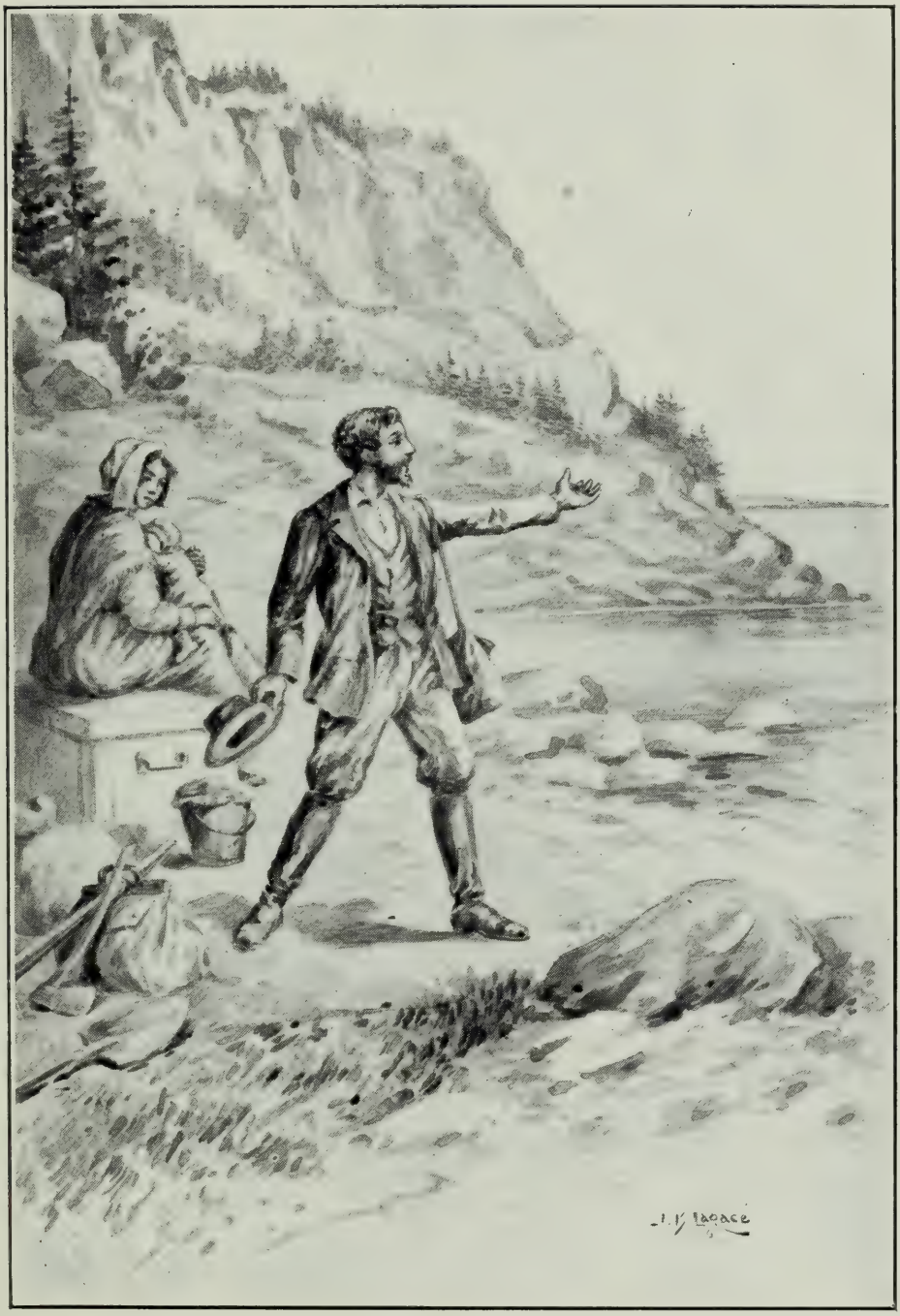
J'en connais une, à quelques milles d'ici, dont l'histoire vaut d'être contée.

C'est une humble croix de bois; elle est modeste et simple comme les plus belles choses; elle ne resplendit que de la grandeur et de la poésie des souvenirs qui s'y rattachent.

Son cadre semble fait tout exprès pour elle: en arrière, une haute falaise, qui défend le coin de terre où elle est plantée, contre les vents du Nord, et au pied de laquelle viennent expirer les vagues tantôt calmes et caressantes, tantôt menaçantes et soulevées par la tempête, des eaux de la baie Sainte-Marie... tout autour quelques bouquets d'arbres touffus où le sapin, le melèze et le pin mêlent leur feuillage sombre aux teintes multicolores de l'érable et du merisier.

Au-dessus de cette scène, qu'il enveloppe, et à laquelle il donne un caractère presque religieux, plane un silence profond, à peine interrompu, parfois, par le cri sauvage et rauque de quelque oiseau de proie fendant l'air à tire-d'ailes.

Nous sommes au berceau de la florissante



...après de longues et pénibles chevauchées à travers les bois... (p. 137)

colonie acadienne qui s'échelonne actuellement tout le long de la Côte de la Baie Sainte-Marie.

C'est là, que le 5 septembre 1768, après de longues et pénibles chevauchées à travers les bois, Joseph Dugas se fixait, pour y planter sa tente et s'y établir avec sa famille. Il devait bientôt y être rejoint par d'autres Acadiens venus du Massachusetts, où ils avaient été emmenés à l'époque du "*grand dérangement.*"

Je ne suivrai pas les nouveaux colons dans tous les détails de leur rude existence: il serait d'un palpitant intérêt le récit de leurs privations et de leur entier dénuement, il serait fécond aussi en leçons d'énergie et de superbe endurance.

Il me faut revenir, pour en respirer les parfums et en savourer les charmes, à la modeste croix qui garde et perpétue tous ces souvenirs.

Elle a été le témoin de toutes les joies de la colonie naissante[1].

A l'endroit même où elle élève humblement

---

[1] La première croix fut plantée en 1769 par Messire François Bailley, missionnaire envoyé par l'archevêque de Québec, et c'est sur l'emplacement de celle-ci que le R. P. Parker érigea, vers 1889, la croix actuelle.

ses bras vers le ciel, fut célébrée en 1769 la première messe dite à la baie Sainte-Marie. Depuis bientôt quinze ans, ces pauvres gens avaient été privés de tout contact avec le prêtre. Leur foi n'avait pour s'entretenir et se raviver que la mémoire du passé. Ils revivaient par la pensée les somptueuses cérémonies de leur église des Mines, de Port-Royal, de la Grand'Pré... Auprès de celles-ci cette première manifestation du culte catholique dut leur paraître bien pauvre, bien humiliée. Mais qu'elle dut leur être douce, quand même, après une si longue privation!

Et puis, il était si bon le prêtre que Dieu leur avait envoyé dans la personne de Messire François Bailley!

Il avait de ces paroles qui vous allaient droit au cœur.

Il savait si bien se faire tout à tous! Son cœur était si largement ouvert à toutes les misères, à toutes les souffrances, dont depuis si longtemps on portait seul le lourd fardeau...

Le prêtre une fois parti, la croix qu'il laissait derrière soi, fut chargée de prolonger le bienfait de sa visite.

Ce fut elle qui soutint le courage des colons une fois encore abandonnés à eux-mêmes.

Que de confidences elle a dû recevoir, que de larmes elle a vu couler, que de désespoirs elle a apaisés!

Et après la lutte suprême, c'est au pied de la croix de bois consolatrice, qu'on revenait encore dormir son dernier sommeil: par elle on avait pu rendre en paix son âme à Dieu, auprès d'elle on pouvait attendre la résurrection.

. . . . . .

Visitant, un jour, le Colisée, Louis Veuillot, crut entrevoir, déposée sur l'une des fleurs du tapis de verdure qui en recouvrait le sol, une gouttelette de sang vermeil.

Cette gouttelette évoqua sous ses yeux cette grandiose vision des premiers siècles de l'Eglise dont il nous a laissé le récit, tout frémissant d'émotion, dans ses "Parfums de Rome".

Chaque fois que je médite au pied de "la Croix du chemin" de la Pointe-à-Major, il me semble y voir perler quelques-unes des larmes que nos pères y sont venus verser... larmes de joie... larmes de douleur!

J'y retrouve l'histoire du passé, la consolation du présent, l'espérance de l'avenir.

Un peuple qui est né, a souffert et grandi à l'ombre de la croix en aura nécessairement l'immortalité!

JOSEPH-MOISE LEBLANC.

Collège Sainte-Anne, Church Point, N. E.

Aux fraises

Quel soudain désir d'aventure nous avait poussés, Jacques et moi, à déserter la maison, ce matin-là ? Nous étions partis, aussitôt le déjeûner fini, sournoisement, en sautant la clôture du jardin, ayant à la main chacun notre gobelet de ferblanc. La veille, devant la maison, des petits *habitants,* pieds nus, étaient passés avec des *casseaux* de fraises des champs, qu'ils vendaient. Etait-ce l'appât du gain ? ou simplement la gourmandise qui nous faisait partir de la maison par un si chaud matin ? Toujours est-il que nous allions aux fraises...

Nous ignorions totalement les bons endroits, étant de petits villageois sagement élevés près de leur mère, n'allant jamais pieds nus, et ne jouant jamais hors de la cour ou du jardin. Aussi, nous ne savions pas où les trouver, les fraises. Nous savions qu'il y en avait beaucoup. Nous espérions qu'il y en aurait pour nous, et nous allions...

En arrière de chez nous, il y avait un champ de blé. Quelques fraises s'y étaient égarées. Nous approchions donc des bonnes *talles?* Il fallait avancer encore. Nous sautâmes deux ou trois clôtures, traversant une route, un champ, rencontrant des vaches; puis sans savoir comment cela se faisait, nous nous trouvâmes dans le chemin du roi qui suivait la rivière bordée de saules...

Les fraises étaient rares. Mais il y avait tant de marguerites, de boutons d'or et de pissenlits! Le temps passait. On cueillait de tout en chantant à tue-tête, maintenant, étant certains d'être hors d'atteinte : "Malbrough s'en va-t-en guerre", dont le caractère martial s'harmonisait avec nos allures crânes de petits déserteurs...

Bientôt, on fut dans un bosquet; puis au bout, le chemin du roi se continuait en sable blanc, éblouissant sous le soleil. J'eus peur. Jacques prit un air détaché et me dit : "T'es bête, Toine, v'la la croix; je t'assure qu'on n'est pas en danger."

D'un côté du chemin, à quelques pas de nous, se dressait regardant la rivière, une grande croix de bois, sans Christ, entourée d'un *carré* de clôtures en planches étroites, pointues du haut. Nous approchâmes. Dans le piédestal, on avait

Mais il y avait tant de marguerites, de boutons d'or et de pissenlits... (p. 142)

creusé une niche et il y avait là une Vierge peinte en bleu violent.

"Si tu voulais Jacques, on s'arrêterait et on regarderait la Croix comme il faut?" Le soleil était ardent, le jour d'azur. La grande croix se détachait nette dans la lumière du paysage qu'elle habitait toute seule, en souveraine. Nous faisions le tour de la clôture quadrangulaire, effeuillant toujours des fleurs, et avalant parfois, bonheur exceptionnel, une petite fraise des champs, au goût délicat de sucre fin. Et Jacques me disait : "Sais-tu l'histoire qu'il y a dans mon catéchisme en images? Une fois, *y'avait* des petits garçons qui étaient très *sorciers.* Y'en avait un surtout qui était plein de *mauvaiseté.* Le dimanche, il emmenait ses amis au bout des *rangs* pour leur faire manquer la messe. Une fois, ils avaient volé du pain, du beurre et des œufs dans la laiterie, chez eux, et ils étaient partis pour faire un pique-nique, dans une petite *coulée,* et bûcher du bois, parce que c'était péché, le dimanche. En chemin, tout en *gossant* des *harts* avec leurs *allumelles,* ils parlaient mal du bon Dieu.

"Ils se mirent justement comme ici, dans la *coulée* qui va à la rivière, vis-à-vis une croix. A

force de dire des bêtises, le plus méchant était devenu pareil à un chien enragé. Il dit aux autres : "Si vous voulez m'aider à grimper après la Croix, je gage un gros deux sous que j'vas y couper les bras !"

"Il a fait comme il avait dit, et ils se sont tous sauvés chez eux ensuite. Un autre jour, le plus mauvais était allé à une *sucrerie* et un arbre s'est cassé juste comme il passait et lui a tombé sur le corps. Il a eu mal aux deux bras, un *bobo* qui ne guérissait pas, et à la fin les docteurs les lui ont coupés jusqu'aux épaules.

"Il n'a jamais pu rien faire ; il est devenu un gros *quêteux* et il conte son histoire à tous les enfants qu'il rencontre pour leur apprendre à aimer le bon Dieu. On va peut-être le rencontrer, tu sais ; il est comme le Juif-errant, y va partout."

J'examinai les alentours pour voir si le *quêteux* sans bras ne venait pas. Et soudainement je dis : "Jacques, par quel côté qu'on est venu ? on est *écarté!*" Et Jacques effaré, regarda la route, qui allait de chaque côté de la même façon, tournant en demi-cercle avec la rivière, bordée tout le long des mêmes saules. La croix était dans une clairière, entre deux bosquets. Par quel côté revenir, regagner la maison ?

Je pleurai. Jacques fut sage : "Toine, on est devant le petit Jésus, faut prier. Il va envoyer nos anges gardiens nous chercher. Moi non plus, je ne sais pas par quel bord on est venu. Disons notre "mon Dieu je vous donne mon cœur"...

Tous les deux, en face de la croix et de la madone en bleu violent, à genoux sur l'herbe, nous commençâmes notre prière. Je poussais de gros soupirs. Jacques priait fort, hachant ses syllabes ; couvrant le bruit de notre prière, nous entendîmes tout à coup le roulement d'une charrette, et une voix éraillée de grand garçon, crier avec étonnement : "Eh ! les petits enfants, êtes-vous en pèlerinage ?"

A nos visages recueillis et apeurés, il comprit vite l'aventure, mit pied à terre, nous embarqua dans sa charrette, qui portait de grandes *canisses* en ferblanc, et *"hue! la grise"*, vers le petit village et vers la maison des petits déserteurs !

Nous étions assis sur les planches qui dépassent en arrière des charrettes, les pieds pendants ; et de là, m'est restée, claire et nette, la vision de la grande croix de bois, dominant les champs verts, se détachant sur les arbres, sur le ciel bleu, dans le grand éblouissement du soleil de midi sur le sable blanc.

Depuis, j'en ai vu souvent de ces grandes croix de bois, au bord des routes, dans toutes les promenades, dans tous les pèlerinages qui ont parsemé ma vie. J'en ai vu une, à l'*orée* du bois, regardant le fleuve, un jour de septembre que les nuages étaient beaux. J'en ai vu une autre, il y a des années, près de la maison où maman est née, et près d'un vieux moulin que mon grand'père fit marcher. J'en ai vu dans les montagnes, à chaque nouveau *rang,* à chaque *concession!* Enfin, j'ai revu celle de mon village natal, celle qui fait face à la rivière, entre deux bosquets. Je l'ai vue, dans la même lumière du ciel bleu, au soleil de midi, passer rapidement sous mes yeux, parce que l'*auto* se hâtait. Et pendant qu'à toute vitesse, on revenait vers ma ville de maintenant, je me suis souvenue...

Elle est donc toujours là, la grande croix. Il a venté, il a neigé, il est passé sur le monde des tempêtes terribles, et Elle est restée là, toute droite, dans l'élan de ses bras vers le ciel, intacte, forte, glorieuse, dans sa simplicité; il y a quinze ans, j'ai prié devant Elle afin qu'elle m'enseignât la route à suivre pour revenir vers ma maison... et maintenant, je prie encore, devant l'image éblouissante et nette qui est dans ma mémoire.

Que la Croix bénisse les petits enfants qui naissent dans les vieilles maisons de son *rang,* qu'Elle attire leurs âmes pendant que les mamans poussent du pied le ber, en chantant à mi-voix : *"la bonne poulette grise, qu'a pondu dans l'"armise"!* Qu'Elle leur donne l'ardeur, qu'Elle leur fasse comprendre la vie, Elle qui s'élève toujours droite dans le ciel bleu ou le ciel gris, sous le soleil ou la neige, croix éternelle, croix indulgente, croix consolante, croix qui a racheté le monde, croix qui guérit et réconforte!

O Croix, ramenant au gîte les petits enfants qui *s'écartent,* touche tous les cœurs de mon pays, remue les âmes, enseigne-leur l'amour de la Patrie, la force de leur Dieu, et le chemin du *Paradis* pour la fin de leurs jours!

MARIE-ANTOINETTE TARDIF.

Montréal, 22 novembre 1915.

La Croix de Saint-Norbert

C'était une grande croix de bois, simple et vieille.

. . . . . .

Quand mon souvenir, comme un doigt, tourne les pages anciennes du livre de ma vie, je la revois toujours cette croix, là-bas, le long du chemin aux ornières profondes. Il faut qu'elles aient une âme, les choses, pour que leurs images, parfois, s'incrustent dans notre âme à nous, comme le lichen dans la pierre!

Chaque année, quand juin ramenait le soleil chaud, les fraises et la liberté, on m'envoyait chez grand-père, à Saint-Norbert d'Arthabaska. Sitôt que le train, sortant des savanes toutes riantes sous la blancheur des sureaux fleuris, s'arrêtait, trépidant, à la station de Stanfold, je voyais apparaître sur le quai la figure familière de mon oncle Jean. La vieille jument Souris était là, attelée à la *barouche* à deux sièges qui danse si gentiment sur les cahots du che-

min! Nous passions aux bagages, et pendant que le train disparaissait dans un tournant, Souris prenait tranquillement la route sablonneuse qui va du côté de Saint-Norbert.

C'était un curieux homme que l'oncle Jean. A peine âgé de quarante ans, il en annonçait bien davantage, car sa calvitie précoce s'aggravait d'un tremblement nerveux, stigmates de misères sans nom endurées dans les affreuses solitudes de la côte Nord. L'oncle Jean n'aimait pas la vitesse, à cause de sa pipe qui s'éteignait toujours et que sa main peu sûre s'employait sans cesse à rallumer. Souris savait tout cela et ne se pressait pas; je pouvais donc à mon aise m'emplir les yeux et bonjourer tous les détails de ce paysage familier.

Au bout de trois milles, les lacis de la route s'engageaient dans le grand bois et bientôt apparaissaient les deux côtes de sable où l'on va, à saison dite, manger à grandes poignées les *caboches* rouges des *Quatre-Temps.* Puis s'étalait le *pelé* désertique, avec la tristesse de ses grands fûts carbonisés, et où les *bleuets* foisonnent dans la mousse spongieuse. Une fraîcheur subite et le rideau gracile des saules annonçaient alors l'eau prochaine, et sur la route dé-

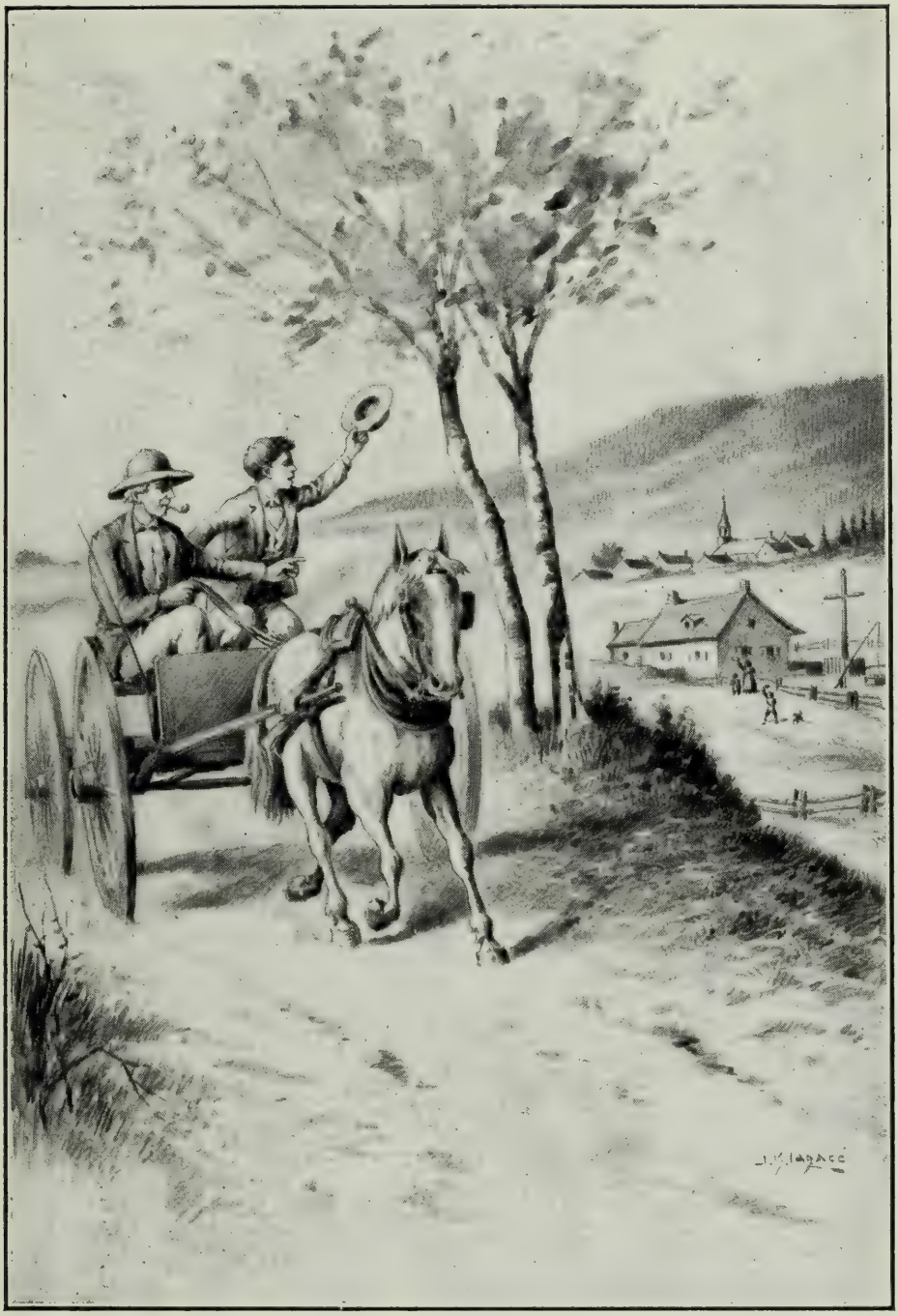
bouchait tout à coup le ruisseau noir peuplé de truites peureuses qui viennent un instant jouer avec la lumière et rentrent vite sous le mystère des feuillages denses.

Quand Souris, ayant bu tout son saoul, tirait la *barouche* dans le sable crissant de la dernière côte, mon cœur battait plus fort, — je savais Saint-Norbert tout près! Et soudain, en effet, la forêt s'arrêtait court, l'horizon se déployait en tous sens, et devant moi, au centre d'un paysage immense et lumineux, la Croix du Chemin se découpait, émouvante, sur un ciel admirablement bleu!

Tout autour surgissaient la maison, la grange éblouissante la gueule noire du four, le puits et sa brimbale, la petite *laiterie* et la barrière tournante balancée par un vieux soc rouillé. Beaucoup plus loin s'arrondissait brusquement le premier contrefort des Alleghanys, — car c'est à Saint-Norbert que vient mourir la plaine laurentienne, — énorme épaule habillée deci delà de la fourrure sombre des érablières... Enfin, tout en haut, le minuscule village tout blanc, serré autour de sa petite église toute rose...

Et tout cela n'était pour moi que le cadre

retrouvé de la Croix du Chemin, toute simple et vieillie, dont la vue m'étreignait tout d'abord l'âme. Certes, elle n'avait rien de bien remarquable, mais, pour nous tous, elle perpétuait un souvenir de famille très ancien et très doux. Mon arrière-grand-père, un des premiers colons des Bois-Francs, vint de Gentilly à pied, n'ayant pour toute richesse que sa hache et ses bras. Un soir, il s'arrêta près d'une source. La terre, fraîche et noire, nourrissait des cèdres puissants. L'aïeul, m'a-t-on dit, déposa son baluchon, se signa, et d'un bras robuste abattit deux jeunes arbres dont il fit une croix. Plus tard, quand son frère, mieux fourni, vint le rejoindre, que la *maison de pièces* fut faite, et qu'autour des souches noircies la première semence fut confiée à la terre, le colon acheva son ouvrage. Un beau matin, le soleil levant, sur la blancheur du bois fraîchement équarri, fit briller les pleurs dorés de la résine; le coq traditionnel, œuvre informe d'une main sincère, vint s'y placer... Et c'est ainsi qu'autrefois, le Christ ami des humbles, s'est établi à Saint-Norbert, dans le *bas du rang de l'église.* Dans les autres *rangs,* dans le *sept,* dans le *trécarré,* dans *l'augmentation,* on rencontre de belles croix ouvragées, blanc et or,



...devant moi, au centre d'un paysage immense et lumineux, la Croix du chemin se découpait... (p. 151)

avec des rayons de flamme et les instruments de la passion. Ici, l'on respecte pieusement le travail fruste de l'aïeul, l'humble croix de bois, simple et vieillie...

Quand, pour la première fois, l'oncle Jean, le bras tendu, me la désigna du tuyau de sa pipe, la pluie du ciel l'avait depuis de longues années déjà, noircie et tordue un peu; la mousse grande habilleuse, tissait insidieusement autour de son pied un long fourreau de peluche. Dans le petit enclos carré ménagé autour, croissait la horde des herbes sans beauté: laiches folichonnes, petits gaillets tout blancs, renouées aux feuilles éternellement maculées,—parias de nos champs, que la culture chasse, et qui comme ceux des âges anciens, trouvent un refuge au pied de la croix du Christ!

A mesure que je la connus mieux, elle me devint plus chère. Je la saluais avec respect, passant en grand'charrette, les pieds pendants entre les planches, ou cramponné à la perche sur le voyage branlant. Je la saluais encore quand je remontais du haut de la terre par le sentier des vaches, avec ma brochetée de petites truites ocellées ravies aux remous ignorés du ruisseau perdu.

A Saint-Norbert, le soleil a parfois des façons splendides de quitter l'horizon. Combien de fois je l'ai vu par les beaux soirs, entouré de petits nuages blancs ourlés de rose, se glisser lentement derrière le granit de la petite église qui semblait alors le foyer d'un immense embrasement. Une flamme suprême de ce couchant venait, pour un instant, frapper la Croix du Chemin. Sous cet ultime baiser de la lumière, le bois noirci s'animait, se paraît d'une fallacieuse floraison de violettes et une sensation étrangement précise m'envahissait tout entier; ces deux bras étendus, ce n'était plus l'œuvre de l'homme, mais la terre canadienne elle-même, frémissante de ses millions de vies invisibles, qui jaillissait, ardente, pour cette exoration vespérale, c'était la terre chrétienne qui, dans l'apaisement de toutes choses, se signait pour la nuit!

Parfois le soir, après la veillée chez Pâquin, je revenais accroché au bras de l'oncle Jean, à cause des crapauds errants qui traversent le chemin et que, — j'en frémis encore, — mon pied nu pouvait écraser! C'est alors que, vêtue de rayons de lune, la Croix du Chemin me parlait avec la mystérieuse éloquence de la nuit. Sur

le velours moëlleux du ciel, la ligne de faîte des grands pins drapés d'ombre courait très nette, dessinant capricieusement les pignons, les tours et les clochers d'une cité de rêve dont la Croix semblait garder l'entrée.

En écoutant les vieux parler du temps passé, mon imagination eut vite reconstitué les années de jeunesse de ma mère vécues ici, et, — à cause d'elle, — la Croix du Chemin me devint plus chère encore. Je touchai pieusement la planchette clouée sur le gros nœud où elle allait souvent, dit-on, attacher un bouquet d'humbles fleurs. Je devinai que j'avais devant moi le moule sacré où se coula cette âme si profondément bonne et si profondément chrétienne; je compris pourquoi son accent était si convaincu et son regard si lointain quand elle me disait pour calmer mes gros chagrins d'enfants: "Mets cela au pied de la Croix!"

. . . . . .

Après vingt ans d'absence, j'ai revu la Croix du Chemin. Elle n'avait pas changé. Elle était seulement un peu plus noire, la mousse tricoteuse avait atteint le gros nœud, et tout autour les humbles plantes dédaignées, laiches follichonnes, petits gaillets tout blancs, renouées aux

feuilles éternellement maculées, verdoyaient toujours. Les enfants d'autrefois, devenus hommes, moissonnaient dans les champs voisins. Et dans l'ardente lumière, le balancement rhythmé des larges épaules soulignait harmonieusement l'éclair des faux et l'écroulement des épis... Au pied de la croix, d'autres enfants, refaisaient avec étonnement la découverte de la nature et de la vie...

Et parce que nos cœurs sont des lyres qui vibrent toujours éperdument sous la brise délicieuse qui monte du val lointain de nos quinze ans, je suis resté longtemps, les pieds dans la poussière, à regarder la Croix du Chemin, toute simple et vieillie...

F. Marie VICTORIN
des Ecoles Chrétiennes.

En la Sainte-Catherine, 25 novembre 1915.

Table des matières

	Pages
Préface	7
Introduction	13
L'Attaque du Calvaire	21
La Vieille croix du Bois-Vert	33
Notre croix	45
La Croix vivante	53
Les Remois	63
Vous qui pleurez	77
Marché rompu	85
Scênes d'autrefois et scênes d'aujourd'hui	95
La Croix du P'tit Rocher	107
Un matin de mai	115
C'est l'heure des labours	125
La Croix du chemin à la Pointe-à-Major	135
Aux fraises	141
La Croix de Saint-Norbert	149

Table des auteurs

Pages

Cartier, Jean-Victor 115

Choquette, Fernande 125

Clapin, Sylva 21

Cordon, Germaine 53

Cornellier, Albert 85

Courteau, Jos.-H 95

Desrosiers, Léo-Paul 45

Farly, Viateur 107

Leblanc, Joseph-Moïse 135

Marie-Victorin, Frère 149

Montal Lionel 33

Potvin, Damase 77

Proulx, Antonin-E 63

Roy, Camille 7

Saint-Pierre, Arthur 13

Tardif, Marie-Antoinette 141

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date due

05 MAI 1990

04 MAI 1990

CE

a39003 004101951b

PS 8233 .S6 1916
SOCIETE SAIN
LA CROIX D

CE PS 8233
.S6 1916
C02 SOCIETE SAIN LA CROIX DU
ACC# 1274898

U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 04 03 09 02 03 2